PREMIÈRE ANNÉE. — N° 11. Jeudi 18 Juin 1908.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

POUR LA FAMILLE

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

LA GUIGNE DE RIFLARD



Depuis qu'il est au régiment, ce pauvre Riflard n'a pas de veine : il écope en veux-tu en voilà. Les jours de boîte tombent comme la grêle. . Il est consigné jusqu'à la gauche.. c'est un guignard. Écoutez plutôt



L'autre jour, toute la chambre exultait de joie. On venait de décommander la revue d'armes et jusqu'à la soupe on allait tirer sa flemme.



« Si qu'on tirait à la cible, proposa Dopoil. Allume-moi ça ! » Et prenant un biscuit, il l'envoya par la fenêtre juste dans le dos d'un gros boucher qui traversait la cour pour aller à la cantine.



« Touché ! » hurla la chambrée en se tordant. Alors ce fut une rage : chacun, voulut montrer son adresse. Béniolé, Trouillard, tous enfin s'escrimèrent sur les malheureux civils qui passaient au bas des fenêtres.



« A toi, Riflard, t'as un beau coup ! allume-moi ce pékin en tube... Guigne bien le tuyau de poêle ! feu !... feu ! » Riflard avait bien visé !



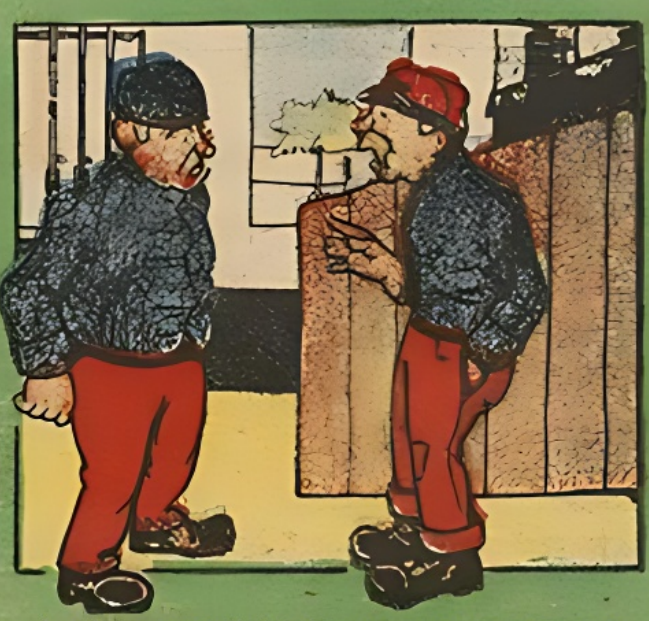
Le pékin venait d'avoir son tube bosselé et renversé dans la boue. « Touché ! bravo ! » Et un tonnerre d'applaudissements ébranla la chambrée.



Mais, cinq minutes après, l'adjudant de semaine venait quérir le pauvre Riflard pour le mettre en prison. Le pékin aux huit reflets était le colon lui-même qui était venu à la caserne en civil !..



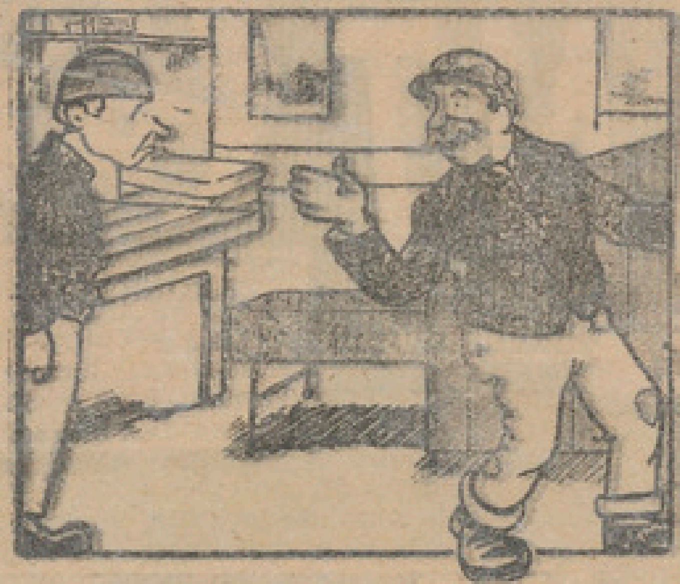
« Bon Dieu de bon Dieu, quelle guigne ! » se lamentait Riflard à la boîte,.. c'est toujours moi qui écope... et pour les autres encore... » Il ne croyait pas si bien dire...



A peine venait-il de sortir de prison que Dopoil lui proposa : « Tu viens cette nuit, Riflard ? — Où ça ? — En ville, parbleu, boire un litre ou deux .. — Jamais de la vie, pour attraper de la grosse encore... Je sors d'en prendre. »

(Voir la suite page 2.)

LA GUIGNE DE RIFLARD *(Suite.)*



« T'es un pétochard, tiens! c'est bon .. comme j'ai 148 jours à faire je te promets qu'après l'extinction des feux je m'esbigne en douce. »



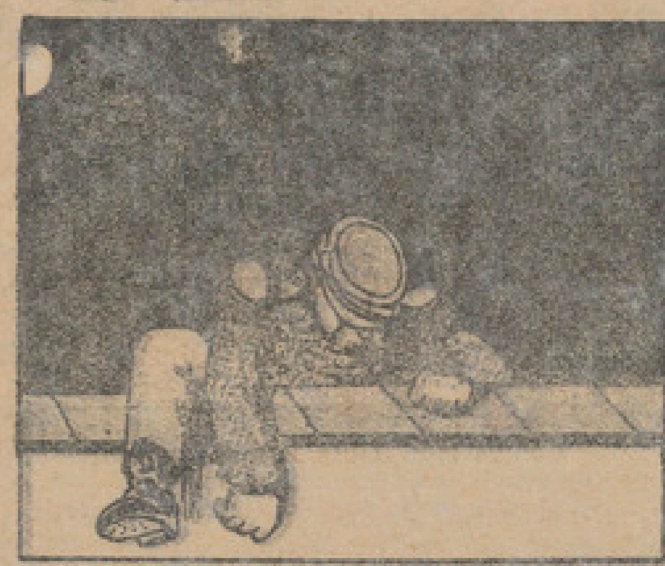
« Mais, t'es consigné ? — Je m'en bats l'œil avec une patte de rhinocéros... je suis de la classe, vive la rigolade! » Et Dupoil souligna ces mots d'une mimique expressive.



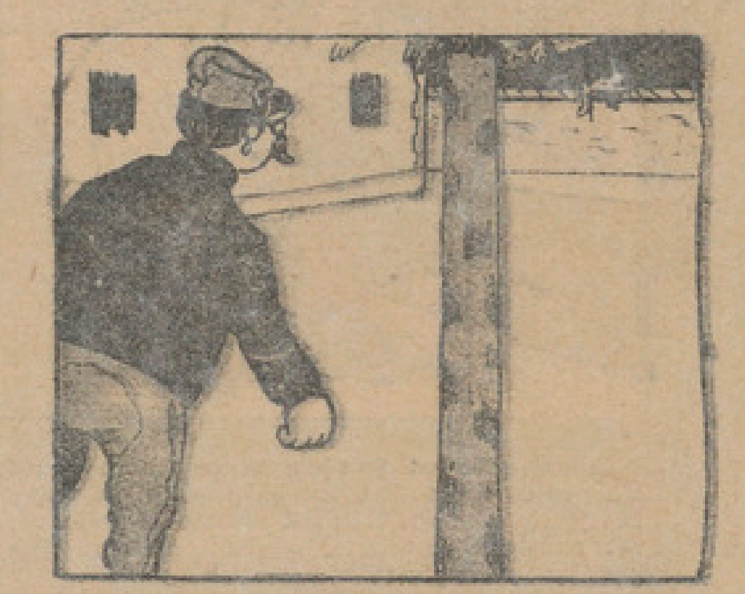
Comme il l'avait dit, quand tout fut éteint à la caserne, Dupoil avec une légèreté d'acrobate escalada le mur et fila en ville.



Dans un estaminet, il s'attabla avec un permissionnaire de ses copains qu'il avait rencontré; là, ils sifflèrent litres sur litres en fumant leurs bouffardes.



Dupoil enfin songea à rentrer au quartier. Il était un peu éméché et l'escalade du mur fut, cette fois, infiniment plus laborieuse qu'au départ.



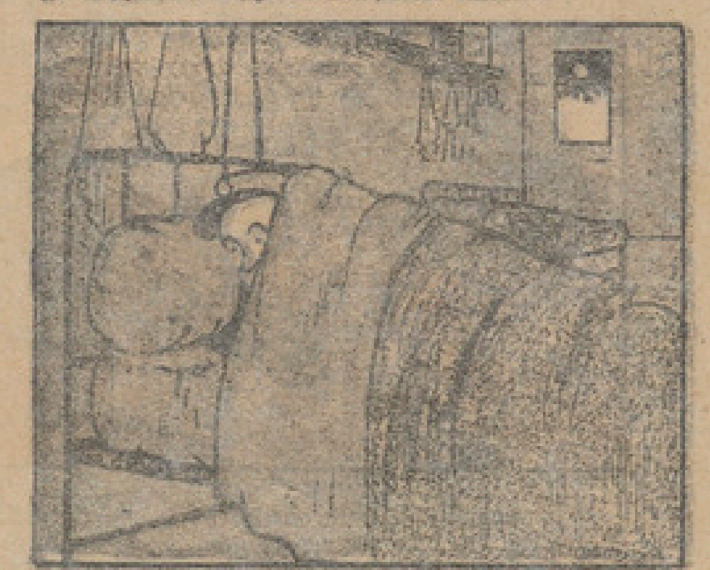
L'adjudant de semaine Lesfesse, qui passait dans la cour du quartier, aperçut, dans la nuit, une forme sur la crête du mur. « Encore un qui s'esbigne à l'anglaise, pensa-t-il, je vais le pincer illico. »



Quelques minutes après, il commençait le contre-appel... Précédé d'un homme portant un falot, il parcourut toutes les chambrées à la recherche du manquant.



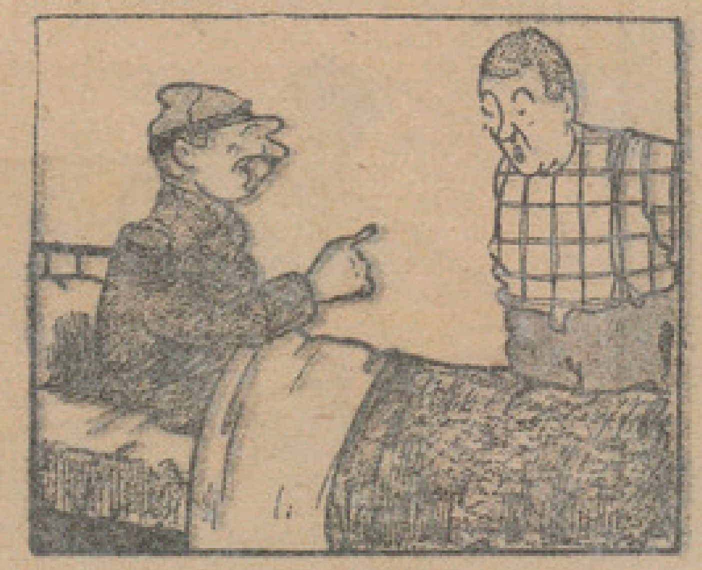
Sur ces entrefaites, Riflard venait d'être soudain réveillé par une colique intense. Il eut juste le temps d'enfiler son pantalon et de descendre au trot... Ça pressait!!...



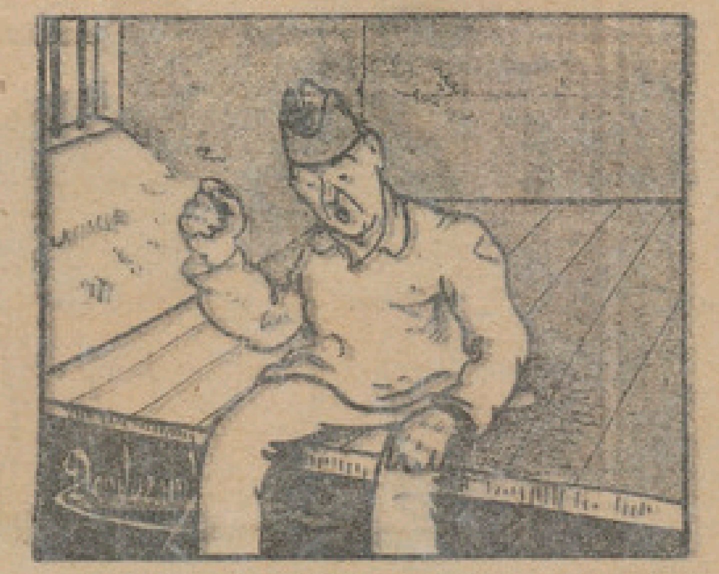
« Contre-appel! fit Dupoil en entendant du bruit dans le couloir comme il rentrait... j'arrive à pic! » Et vivement il se fourra tout habillé dans son plumard et fit semblant de ronfler.



Il était temps: l'adjudant Lesfesse entrait et commençait l'inspection des lits... Le lit de Riflard était vide. « Ah! ah! voilà mon gaillard... Quel nom... Riflard, matricule 1815... bon!... son affaire est claire!... »

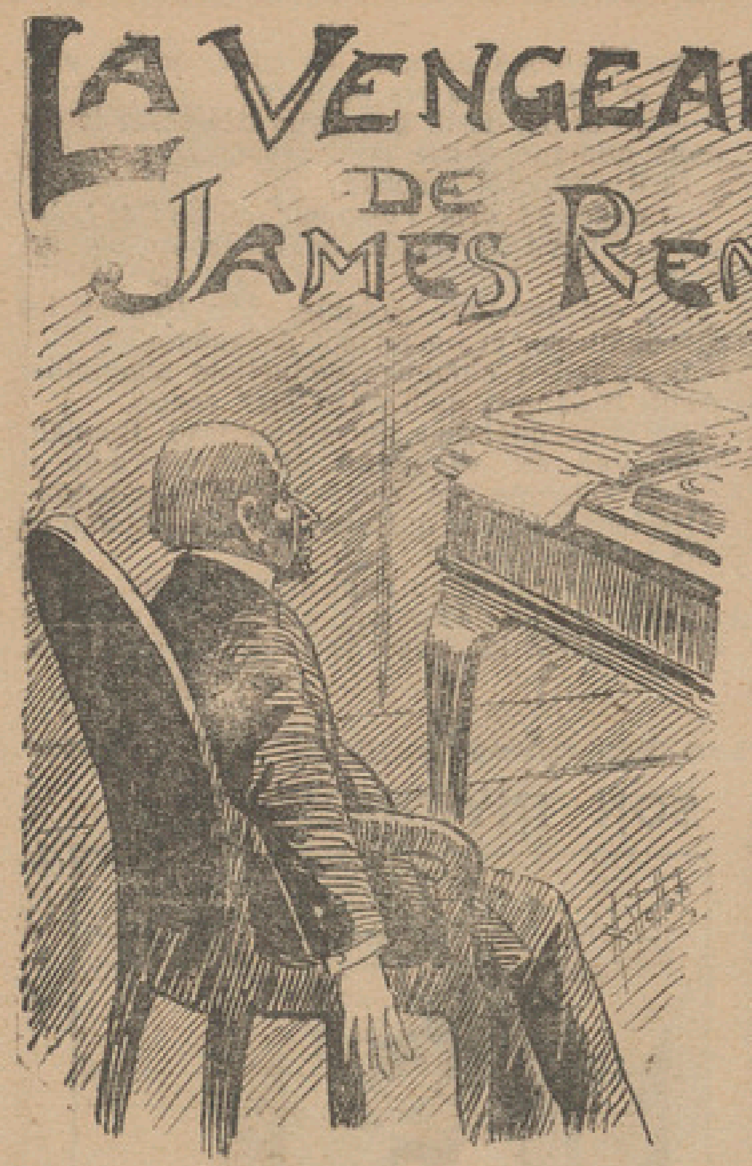


Dupoil se tordait dans son pieu! Quand Riflard revint soulagé, Dupoil lui apprit l'affaire: « Mon vieux t'es porté manquant, t'y coupe pas de quinze jours de boîte, t'aurais mieux fait de me suivre, ma parole! »



Au rapport, le lendemain, Riflard était gratifié de 8 jours de prison pour avoir sauté le mur. Et ce chameau de Dupoil qui rigolait comme une tourte!... Avouez que ce pauvre Riflard n'est pas veinard tout de même.

LA VENGEANCE DE JAMES RENDAL



M. Herbert Cleaver était assis dans son cabinet de travail. Un feu de bois brûlait dans la cheminée, où un tas de papiers achevaient de se consumer.

Herbert Cleaver était un financier très connu à New-York, mais à la suite de mauvaises spéculations, il était à la veille de la ruine et du déshonneur.

De temps en temps, il jetait au feu de nouveaux papiers, après en avoir pris connaissance. A la fin, il n'en resta plus qu'une petite liasse.

— Ah ! ah ! dit-il à haute voix. Ces papiers sont les plus dangereux de tous, oui, très dangereux, très dangereux. Beaucoup de gens ont été mis en prison pour moins que cela.

Il resta songeur pendant quelques minutes et regarda la pendule.

— Deux heures et demie, le jour va paraître dans quatre heures, dit-il. Il va être temps d'agir.

Ce jour-là, il avait congédié tous ses domestiques afin d'être seul, et avait passé la nuit dans son cabinet. Il ouvrit un tiroir, prit un revolver et une boite de cartouches.

— Je n'en aurai besoin que d'une, remarqua-t-il.

Puis il les posa sur la table, prit une feuille de papier blanc et se mit à écrire. Lorsqu'il eut terminé, il prit la feuille et lut ceci :

« Je suis sur le point de mettre fin à mes jours. Je ne vois aucune possibilté de me tirer des embarras qui, dans quelques jours, seront connus de tous ; je ne veux pas être témoin de ma propre ruine. Vous êtes en possession de mon testament et d'autres papiers, mais ils ne serviront pas à grand'chose, puisque je meurs ruiné et qu'il ne me reste plus rien. »

Il signa et mit sur une enveloppe l'adresse de son notaire.

Il avait à peine terminé quand il entendit un léger bruit. Il écouta. Oui ! Il y avait quelqu'un dans la maison. L'instinct de la curiosité l'emporta sur les autres, à ce moment. Sans bruit, il éteignit le gaz. Le feu n'était pas très vif, et la pièce se trouva presque plongée dans l'obscurité. Il entendit distinctement des pas dans le couloir, au dehors.

Machinalement, il saisit son revolver, fixa la porte à travers l'obscurité et attendit. Les pas se rapprochèrent de plus en plus, puis la porte s'entre-bâilla tout doucement et un rayon de lumière apparut. La porte s'ouvrit davantage, et Herbert Cleaver, caché derrière un large bureau américain, vit la figure d'un homme portant une petite lanterne.

Tout d'abord, l'individu ne s'était pas aperçu qu'il n'était pas seul, et il s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce, quand soudain le rayon de lumière de sa lanterne tomba sur le canon nickelé du revolver braqué sur lui. Il sursauta, hésita un instant et voulut s'enfuir.

— Arrêtez ! cria Cleaver, ou je tire !

A ce commandement, le cambrioleur s'arrêta immédiatement, et dirigea la lueur de sa lanterne vers la figure de son adversaire. Un cri de stupeur s'échappa de ses lèvres, et il s'avança doucement vers Cleaver. Ce dernier leva son revolver à la hauteur de la tête du cambrioleur et pressa la détente.

« Clic ! » Ce fut tout.

Il avait oublié qu'il n'avait pas encore mis la cartouche dans le revolver.

— Ah ! ah ! s'écria l'individu ! Il n'est pas chargé.

D'un bond il fut sur lui, et, avant que Cleaver ait eu le temps de se défendre, l'homme l'envoya rouler sur le sol d'un violent coup de poing et lui arracha le revolver.

L'attaque avait été si imprévue et le coup si violemment porté, qu'il resta étourdi pendant deux ou trois minutes. Lorsqu'il revint à lui, il s'aperçut que le cambrioleur avait rallumé le gaz et qu'il était en train de charger le revolver.

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer, monsieur Cleaver, dit-il froidement.

— Qui êtes-vous ? s'écria l'autre. Sortez de chez moi, sans quoi je sonne mes domestiques et je vous fais arrêter.

— Ce serait superflu, répondit le cambrioleur en riant. J'ai fait le tour de votre habitation, et je sais qu'il n'y a personne d'autre que vous dans la maison. Je ne me doutais pas que vous habitiez ici, lorsque je suis entré, mais je vous assure que je suis très heureux de vous rencontrer.

— Qui êtes-vous ? balbutia Cleaver en regardant avec étonnement l'homme qui était devant lui, un solide gaillard dont la casquette, enfoncée sur les yeux, dissimulait les traits.

— Que voulez-vous ?

— Asseyez-vous, répondit l'autre en lui désignant une chaise.

Cleaver obéit. L'inconnu se plaça devant, le revolver braqué sur lui.

— Vous voulez savoir qui je suis, et ce que je veux ? Je vais vous le dire. Je suis un voleur, un cambrioleur. Je suis entré dans cette maison cette nuit sans savoir par qui elle était habitée, et je m'aperçois que le hasard m'a mis face à face avec l'homme qui m'a ruiné il y a une vingtaine d'années, qui m'a persécuté et fait condamner comme voleur et faussaire, après m'avoir habilement tendu un piège, et qui a fait de moi le criminel que je suis à présent, monsieur Cleaver. Je pense que vous savez qui je suis, maintenant, n'est-ce pas ?

Et il jeta sa casquette à terre et approcha sa figure de celle de l'autre.

— James Rendall ! s'écria Cleaver.

— Oui, James Rendall, autrefois votre homme de confiance. M'avez-vous oublié ?

— Il y a si longtemps ! balbutia Cleaver.

— Si longtemps ? Oui. Vingt années de honte et de crimes, de souffrances et de prison ! Je me suis souvent demandé pourquoi je n'ai jamais essayé de me venger, mais, maintenant que j'en ai l'occasion, je vais le faire.

— Comment ? demanda Cleaver, devenu plus calme.

Il se rappela ce qu'il avait résolu de faire cette nuit-là, et il regrettait de ne pas s'être tué avant l'arrivée de l'individu.

— Comment ? répondit ce dernier, je voudrais vous tuer comme un chien !

Herbert Cleaver se croisa les bras et regarda Rendall :

— Alors, pourquoi ne le faites-vous pas ? dit-il tranquillement. Je suis sans défense.

Le cambrioleur le regarda avec étonnement. Cleaver continua :

— Lorsque vous m'aurez tué, vous voudrez bien, n'est-ce pas, mettre cette lettre qui est sur cette table, dans une enveloppe, et la mettre à la poste. Vous trouverez un timbre dans cette petite boite qui est dans ce coin-là.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? interrogea Rendall.

— Lisez cette lettre et vous verrez, dit Cleaver avec un sourire sardonique.

L'autre lut et comprit.

— Ainsi, demanda-t-il, vous aviez l'intention de vous suicider ?

— Oui. Donc, en m'envoyant une balle dans la tête, vous pouvez mettre fin à mes tourments et vous venger en même temps. J'ai congédié tous mes domestiques, les volets sont fermés, personne n'entendra le coup de revolver, et pour votre sécurité, voici la lettre, entièrement de ma main, qui prouvera que je me suis suicidé. Vous n'aurez qu'à me mettre le revolver dans la main et vous n'aurez rien à craindre. Et tenez, à propos, il y a un banknote de dix livres dans mon portefeuille ; vous pouvez la prendre pour votre peine. C'est tout ce qui me reste, car, comme vous avez pu le voir par cette lettre, je suis ruiné.

Cleaver était toujours assis et Rendall braquait toujours le revolver sur lui ; mais le calme de son adversaire l'avait déconcerté, et il hésitait.

— Excusez-moi un instant, continua Herbert Cleaver en étendant la main vers la liasse de papiers, mais il faut que je brûle ceci avant, si cela ne vous fait rien.

— Arrêtez, cria Rendall en s'emparant des papiers avant que l'autre pût les saisir. Pourquoi voulez-vous les détruire ? Non, n'y touchez pas, continua-t-il, comme Cleaver essayait de reprendre la liasse. Rasseyez-vous.

Rendall examina les papiers.

— Ce n'est pas étonnant que vous vouliez vous tuer, monsieur Cleaver, dit-il peu après. Avec de telles choses sur la conscience ! Vous avez de la chance qu'on ne vous ait pas découvert plus tôt. Mais ces papiers sont des preuves et peuvent vous faire condamner comme faussaire, comme voleur ! Ah ! je comprends que vous désiriez la mort.

— Je vous en supplie, brûlez-les et laissez-moi mourir, Rendall !

— Les détruire ? dit l'autre, en les mettant dans sa poche. Vous n'y pensez pas ! Non, monsieur Cleaver.

— Qu'est-ce que vous allez en faire ? Et si je meurs, à quoi cela vous servira-t-il ?

— Si vous mourez ! Ah ! oui ! Mais vous n'allez pas mourir, monsieur Cleaver. Vous allez vivre, m'entendez-vous ? Vous allez vivre et supporter la honte et le déshonneur, et vous irez en prison, m'entendez-vous ?

— Tuez-moi ! tuez-moi ! implora le malheureux. Laissez-moi mourir. Donnez-moi le revolver, vous dis-je, donnez-moi le revolver !

Et il essaya de l'arracher des mains de l'individu.

Rendall le saisit par la ceinture et l'entraîna près de la fenêtre, le maintenant d'une main ; de l'autre, il ouvrit la fenêtre et les volets. La lumière pâle de l'aube entra dans la pièce.

— Qu'allez-vous faire? demanda Herbert Cleaver.

— Vous allez le voir.

Il le ramena près de la table sur laquelle il avait posé le revolver et prit l'arme.

— C'est cela, tuez-moi! Je vous en supplie!

— Oh non! répondit Rendall, je veux me venger autrement.

Il leva le revolver au-dessus de sa tête et tira en l'air.

Le coup de feu attira l'attention d'un policeman qui se trouvait à deux cent mètres de là, dans ce quartier paisible. Un instant après, il accourut aux cris de Rendall qui appelait au secours.

— Qu'est-ce qu'il y a? s'écria-t-il en escaladant la fenêtre de la pièce qui se trouvait au rez-de-chaussée.

— Heureusement que vous arrivez! J'ai toutes les peines du monde à le maintenir, il voulait se tuer, je l'en ai empêché.

— C'est un mensonge, cria Cleaver, cet homme est un cambrioleur. Arrêtez-le.

— Regardez la lettre qui est sur la table, répliqua Rendall, et vous verrez!

Malgré les protestations de Cleaver, le policeman lut la lettre sans hésitation.

— Je vois, dit-il, ce que c'est. Et vous, qui êtes-vous?

— Je suis son commis principal, répondit Rendall, j'étais au courant de toutes ses affaires et, lorsque j'ai entendu dire qu'il avait congédié tous ses domestiques, j'ai deviné qu'il y avait quelque chose de louche.

— Il faut venir avec moi tous les deux, dit le policeman.

Cleaver était devenu furieux, et les deux hommes avaient de la peine à le maintenir. Le policeman lança un long coup de sifflet et un autre agent arriva aussitôt. Tout le monde prit le chemin du bureau de police.

Un inspecteur se chargea de l'affaire, et Cleaver fut mis dans une cellule. Rendall resta quelques instants après avec l'inspecteur et lui montra les papiers.

— Je crois, dit-il, que vous trouverez là dedans quelque chose d'intéressant.

Et il s'apprêta à sortir.

— Arrêtez! cria l'inspecteur. Eh! là! Jones! White! arrêtez-le, je le reconnais, arrêtez-le!

Il y eut une lutte violente, mais Rendall fut vite maîtrisé, et on lui mit les menottes.

Il se laissa conduire en cellule tranquillement. Il songea qu'il allait être vengé.

En effet, quelques jours plus tard, Rendall, qui avait été reconduit en prison d'où il s'était échappé, se retrouva en compagnie d'Herbert Cleaver qui venait d'être condamné aux travaux forcés.

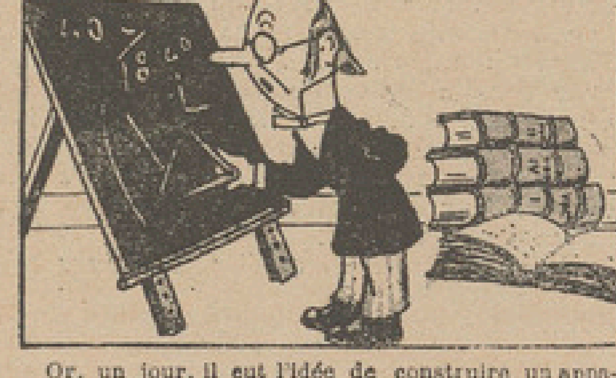
James Rendall, au bout de vingt ans, s'était enfin vengé de l'homme qui l'avait ruiné et qui avait été la cause de tous ses malheurs.

FORTUNIO.

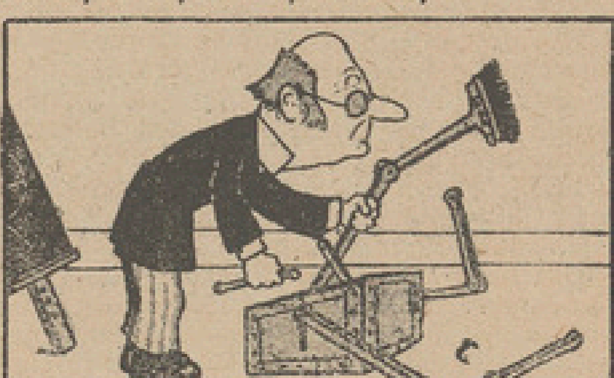
MONSIEUR PIPENTERRE EST VICTIME DE SON INVENTION



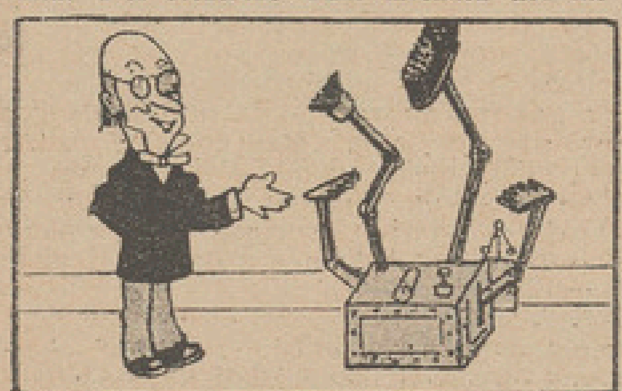
M. Pipenterre est un habile inventeur constamment à la recherche d'une invention nouvelle.



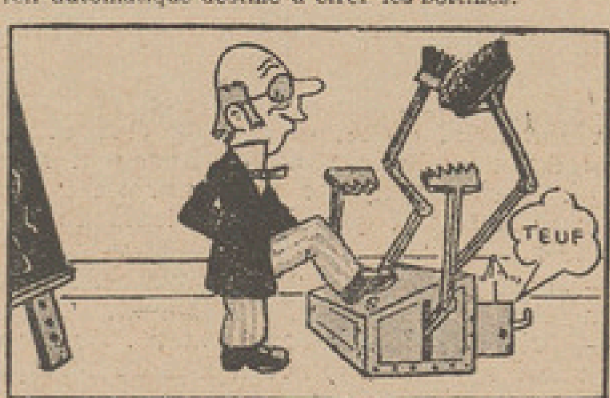
Or, un jour, il eut l'idée de construire un appareil automatique destiné à cirer les bottines.



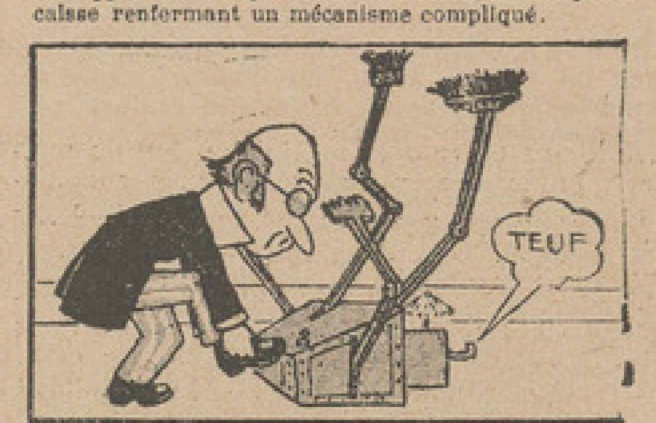
L'appareil était épatant. Il consistait en une petite caisse renfermant un mécanisme compliqué.



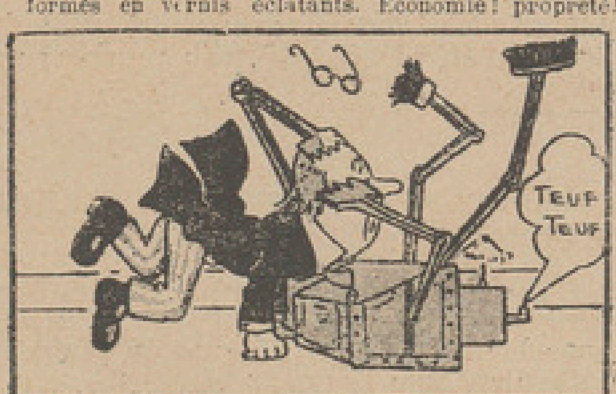
Une simple pression sur un bouton et, en une seconde, les godillots les plus sales étaient transformés en vernis éclatants. Economie! propreté!



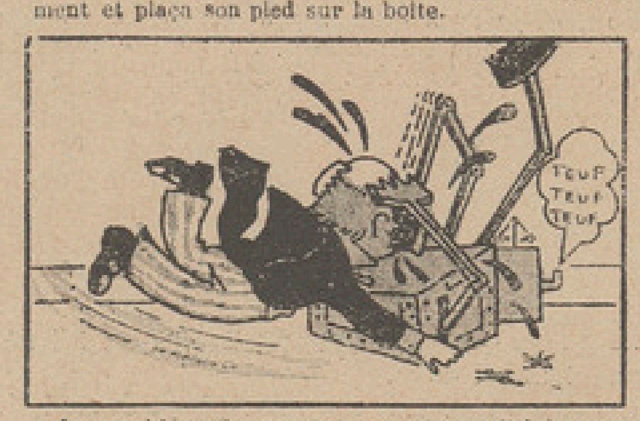
Dès que l'appareil fut terminé, Pipenterre résolut de l'essayer lui-même. Il mit la machine en mouvement et plaça son pied sur la boite.



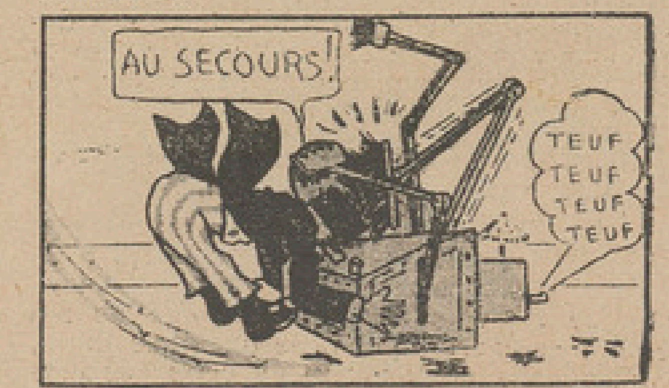
Mais, à ce moment, s'étant baissé pour relever le bas de son pantalon, afin qu'il ne soit pas sali par les brosses...



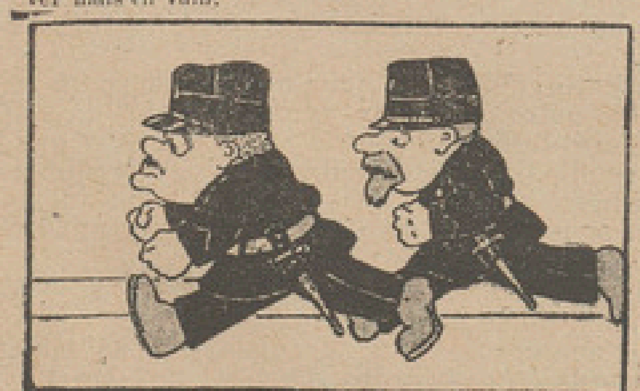
... il se trouva soudain solidement maintenu par la tête juste au-dessus de l'appareil. Il voulut se relever mais en vain.



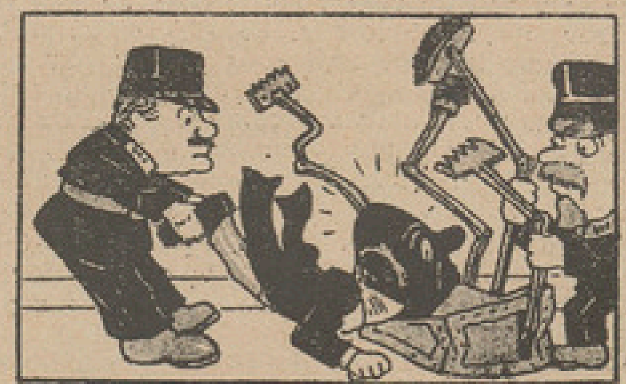
La machine mise en mouvement se mit à frotter, à frotter. Ce fut d'abord la brosse à cirage qui fonctionna sur la figure du malheureux inventeur...



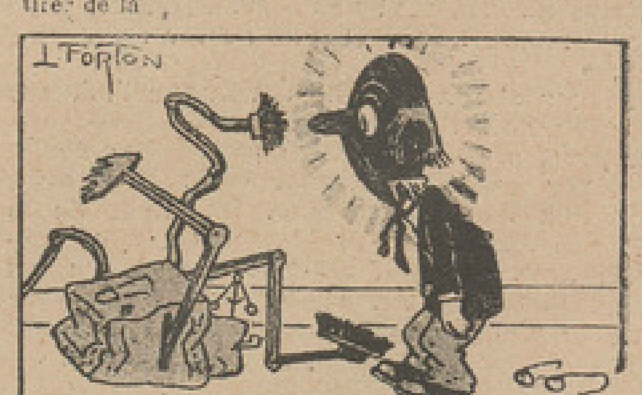
... puis les brosses à reluire. Pipenterre hurlait comme un possédé, se débattant, sans parvenir à se tirer de là.



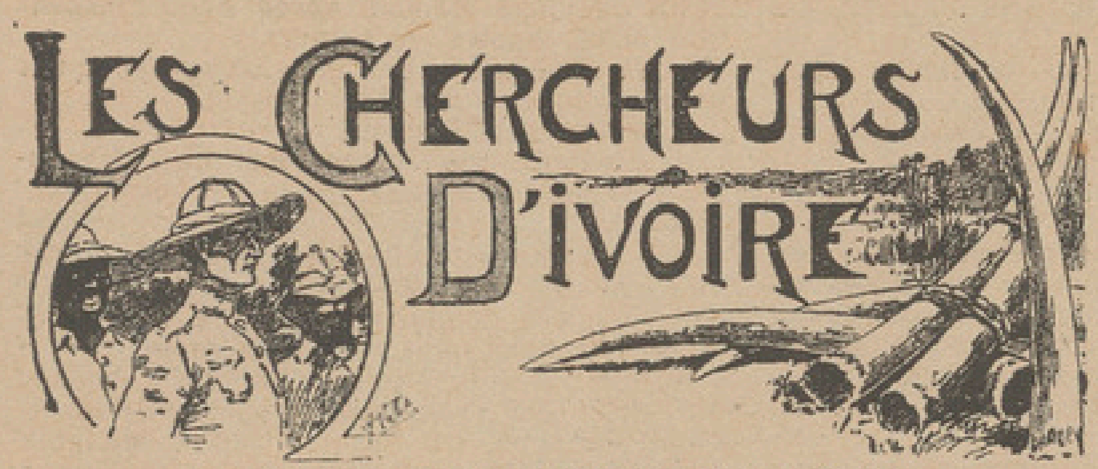
Ses cris attirèrent heureusement l'attention de deux agents qui passaient et qui pénétrèrent dans la pièce



Au prix de mille difficultés ils parvinrent à tirer Pipenterre de cette fâcheuse situation. Mais il avait fallu pour cela démolir la machine



Pipenterre, la figure enduite de cirage, ressemblant à un véritable nègre, contempla d'un œil navré les débris de son appareil et songea avec amertume que son invention n'avait pas donné tout à fait le résultat qu'il en avait espéré



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

VII

(Suite.)

— Faites découper plusieurs pièces de calicot, commanda Harley à Garino, et que chacun se couvre le visage, l'air filtré au travers de l'étoffe sera moins irrespirable.

Mais, selon les courants, parfois l'atmosphère s'épaississait à tel point que des cris d'angoisse, des halètements effrayants s'échappaient des poitrines...

Soudain, n'y tenant plus, trois nègres bondirent du lieu où on les parquait, bousculèrent les Somalis surpris et s'enfuirent, disparaissant dans les tourbillons gris!...

— Les brutes! s'écria Collin. Ils courent à une mort certaine!...

Une femme essaya de les imiter; on s'élança à sa poursuite; on la ramena; et tous virent avec terreur que la fugitive et les deux hommes qui l'avaient reprise avaient la peau du visage et des mains couverte de grosses ampoules...

— Bigre! quelle fournaise ce doit être être là-bas! s'écria Pitache stupéfait et se hâtant de panser les blessés.

Pour occuper les pénibles instants, Garino essaya de faire préparer un repas. Mais, la chaleur intolérable, l'air asphyxiant, la terreur avaient vaincu la troupe entière.

Accroupis ou affaissés sur le sol, les nègres gémissaient lugubrement, incapables d'un mouvement.

Des heures d'angoisse et de souffrance s'écoulèrent.

Enfin, Vallençais et Collin ayant fait une ronde, déclarèrent que, vers le nord, but de la marche, l'incendie ayant tout dévoré était terminé, et que la fumée commençait à se dissiper.

Les chefs d'escorte se livrèrent à la tâche difficile de faire reprendre leur charge à ces noirs épuisés et démoralisés.

Pierre Audet revint en courant près de Vallençais.

— Capitaine, un grand malheur! fit-il atterré.

— Quoi encore?

— Pendant qu'on ne les surveillait pas, les noirs ont ouvert les tonneaux d'eau... Ils ont bu et gâché toute la provision!...

Harley poussa un terrible juron.

— Misérables brutes!... Qu'allons-nous devenir, maintenant?... Nous avons encore vingt-quatre heures à passer dans ce désert!...

A ce moment, des cris aigus retentirent, puis des voix colères. Un coup de feu éclata; et, tout se tut.

Vallençais s'avança.

— Que se passe-t-il?

Garino remettait son revolver dans sa ceinture. A ses pieds gisait un noir sans vie.

Le chef d'escorte fit un geste.

— Il fallait un exemple, dit-il rapidement. Sans quoi, c'était la révolte et le désordre.

Vallençais, le sourcil froncé, hocha la tête sans répondre.

— En route! cria-t-il d'une voix vibrante.

Ces exécutions lui répugnaient; mais il savait que Garino avait malheureusement raison. L'on ne venait à bout de ces enfants turbulents et indisciplinés que sont les nègres qu'en usant parfois de cruauté envers eux.

La marche reprit, affolante, véritable cauchemar dans l'air torride, encore saturé de fumée. Les pieds nus des nègres écrasaient des tisons ardents, s'écorchaient aux débris demi-calcinés.

Et, tout à coup, l'on eut la vision d'horreur du cadavre boursouflé, tordu, hideux, de l'un des nègres échappés du camp!...

— En avant! en avant! criaient les chefs.

Plusieurs des ânes tombèrent, pour ne plus se relever; et, les Européens se détournèrent pour ne pas voir les nègres se jeter sur cette proie, ouvrir les veines et boire avidement le sang tiède qui coulait...

Ce fut seulement le lendemain soir que la troupe épuisée, lamentable, torturée par la soif, parvint à cette lisière des grands bois qui, en vue depuis si longtemps, semblait toujours s'éloigner, comme un mirage décevant.

Une demi-heure plus tard, l'on était au bord d'une rivière, roulant ses eaux abondantes au milieu de la forêt...

— Le paradis! s'exclama Victor Collin.

Avec des clameurs, les noirs sautaient dans l'eau, se roulaient, buvaient, reniflaient, éternuaient...

— Quelle bande de barbets! s'écria le mécanicien.

— Ma foi, ils n'ont pas tort! déclara Pitache.

Et retirant simplement ses bottes, il se jeta à l'eau tout habillé, au grand amusement de l'assistance.

Les autres blancs prirent un long bain, dans un costume plus approprié; et chacun, rafraîchi, reposé, songea au repas.

— C'est qu'il fait faim! déclara Durlot en serrant de ses deux mains son torse efflanqué.

Déjà, Soliman le nègre cuisinier était à son poste.

— Attendre un peu! camarade la trompette, dit-il, faisant allusion à l'amour que professait l'ancien dragon pour cet instrument. Et toi boire café exquis!... Rien meilleur pour guérir mal du désert!...

Lorsque Vallençais fit annoncer aux porteurs que l'on se reposerait plusieurs jours dans ce charmant lieu, ce furent des cris de joie.

Après le repas, Pitache, non familiarisé encore avec l'endurance corporelle et la mobilité d'esprit de la race noire, vit avec stupeur des hommes et des femmes frapper sur des tambourins, souffler en des clarinettes primitives et danser éperdument.

Camille Sol souriait, un peu pâlie, mais vaillante, malgré son atroce fatigue.

— Hein, mon cher docteur, s'il nous fallait faire ce soir un tour de valse!...

Vallençais montrait un homme et une femme, parmi les plus enragés danseurs et qui chantaient en riant des paroles burlesques qui faisaient se pâmer l'assistance.

— Tenez, ceux-ci... Ce sont le frère et la veuve de celui que Garino a exécuté dans la steppe...

VIII

EN CHASSE. — SURPRISE DÉSAGRÉABLE. — TRACES INQUIÉTANTES.

Le matin venait de se lever. L'air était encore délicieux sous l'ombre épaisse de la forêt.

Vallençais et Victor Collin avaient quitté le camp, le fusil au bras, en quête du gros gibier que promettait ce bois incomparable, nullement encombré de lianes ni de broussailles, au sol couvert d'une herbe rase et drue qui devait être les délices des antilopes, des buffles sauvages et des zèbres, dont les traces se voyaient, nombreuses, dans le piétinement de la boue, au bord de la rivière.

Dédaigneux des oiseaux qui fourmillaient, aux abords de l'eau, Vallençais n'avait pas encore tiré; et Collin s'était contenté d'abattre deux superbes faisans dorés qu'il portait pendus à son épaule.

— La viande fera un rôti pour le déjeuner de mamselle Sol. Quant aux plumes, fit le brave garçon en souriant d'un air majestueux, c'est pour faire un manteau pas ordinaire à ma bonne amie... J'ai déjà quatorze peaux pareilles à celles-ci.

Vallençais le regarda amicalement.

— Tu as donc une fiancée au pays, Victor?

Le jeune marin était le seul être avec lequel, dans le tête-à-tête, il se départît de son habituelle réserve hautaine et de sa sèche indifférence.

Collin éclata d'un rire franc.

— Pour sûr!... Seulement, je ne la connais pas encore! Mais, ça ne fait rien, je lui collectionne d'abord son manteau... On verra à chercher la personne après.

Vallençais s'arrêta brusquement.

— Entends-tu?

Collin prêta l'oreille.

— Y a des zèbres pas loin, c'est certain! fit-il bas, mais avec animation. C'est leur galop qui résonne ainsi!...

Harley s'orientait.

— Regarde cette anse... C'est sûrement l'abreuvoir habituel d'une troupe de jeunes animaux, car les empreintes de sabots sont étroites et légères... Nous allons nous mettre à l'affût au haut de ce rocher que tu vois, à droite, et qui s'avance dans l'eau...

Collin approuva :

— Oui, on s'installera dans la brousse en silence, et puis, quand les bêtes seront au-dessous de nous... Pan! pan!... Capitaine!.. Je n'ai pas encore fait coup double, faut que j'y arrive ce matin!..

Harley hocha la tête.

— Mon garçon, contente-toi d'un seul animal, c'est déjà un joli coup... Vise bien le front, entre les deux yeux... Choisis ta bête lorsqu'elle se penchera pour boire et surtout, ne te presse pas... Si tu ne la vois que de profil, tire juste au-dessous de l'oreille, un peu à gauche, c'est aussi bon.

Contournant le tronc d'un immense baobab, ils gravissaient l'éminence rocailleuse qui allait leur servir de cachette.

Agile et insouciant, Victor marchait en avant, brisant du pied et de la main les broussailles qui le gênaient.

A droite et à gauche, au-dessus d'eux, surgissaient, au milieu de blocs de roches d'énormes troncs tordus d'arbres aux branches touffues.

— Voyez-vous, capitaine...

Collin ne termina pas sa phrase. Un cri de Vallençais le fit tressaillir et s'arrêter :

— Attention!...

Et subitement, sans qu'il eût pu deviner d'où le terrible danger lu

venait, Victor sentit un choc violent, un poids énorme tomber sur son dos et le projeter en avant, en même temps que l'étreignait l'étau douloureux de griffes acérées et fortes, pénétrant dans la chair de ses épaules.

Une panthère embusquée derrière un rocher venait de bondir sur lui !...

Sans doute, allait-elle le déchirer !

Cependant, la bête agrippée sur l'homme terrassé, étourdi par sa chute, releva la tête au lieu de planter ses crocs dans la nuque de sa victime... Elle jeta un regard sournois et vaguement inquiet à l'autre blanc.

D'un saut, Vallençais était auprès de l'animal et lui envoyait deux balles de son revolver, à bout portant : l'une dans l'oreille ; l'autre dans l'œil !...

La panthère poussa un affreux rugissement et tressaillit de tout son corps nerveux.

L'une de ses pattes se souleva pour un formidable coup de griffe. Et, soudain, la force l'abandonna ; elle retomba molle, rendant le sang par les narines et la gueule entr'ouverte.

Vallençais se pencha, empoigna le félin par la peau du cou, comme un chat monstrueux, et d'un effort d'athlète, l'enleva et le jeta sur le sol, dégageant Collin qui se souleva instinctivement.

Du sang maculait sa veste largement ; mais, c'était surtout celui de l'animal.

Le jeune homme eut un rapide coup d'œil à la panthère morte, à son sauveur, et se redressa sur un genou.

— Bonne affaire ! fit-il. Ma foi, capitaine, je reviens de loin, grâce à vous !

Mais, il eut la surprise de voir Vallençais lui faire un signe impérieux.

— Chut !...

Le galop bruyant d'une dizaine de zèbres sonnait tout proche sur le sol pierreux.

Indifférents des détonations ou ne les ayant même pas remarquées, dans leur hâte de venir se désaltérer, les charmants animaux dégringolaient la pente à toute vitesse, en faisant rouler les cailloux autour d'eux et en brisant impétueusement les branches des buissons.

Lorsqu'ils parvinrent à la rivière, juste au-dessous des chasseurs, on put les apercevoir distinctement.

C'étaient des bêtes ayant, pour la plupart, à peu près atteint leur complet développement, sauf deux ou trois individus qui venaient à peine d'abandonner leur mère pour se joindre aux courses folles de compagnons de leur âge.

Joueurs et gracieux, les animaux au joli pelage roux tirant sur le rose, rayé de brun vif, sautaient, piaffaient dans l'eau et s'ébrouaient.

Les pupilles dilatées, la main nerveuse sur la détente de son fusil, Vallençais guettait le moment favorable...

Et, inopinément, deux coups se succédèrent, éveillant des échos innombrables sous bois.

Deux zèbres, côte à côte sur le rivage, s'étaient cabrés et étaient retombés — l'un sur les genoux, l'autre sur le flanc — tous deux frappés à mort.

— Le voilà, le coup double ! s'écria Collin enhousiasmé. Mais, ce n'est pas moi qui l'ai fait !...

— A ton tour, imbécile ! cria Harley, les narines frémissantes, montrant à son compagnon les zèbres qui, au lieu de fuir, galopaient autour de leurs camarades, renaclant et grattant le sol de leurs sabots avec colère.

Collin visa et tira, mais infructueusement

— Ah ! ouiche ! s'écria-t-il désolé. Autant mettre une pierre dans un fusil de bois !... Quel failli tireur je fais aujourd'hui !... C'est malheureux, tout de même, un si beau gibier !...

Les zèbres, pris tout à coup de terreur, filaient à présent droit sous les arbres.

Vallençais passa la bretelle de son fusil à son épaule, et parut soudain se ressouvenir.

— Au fait, es-tu blessé ?

Victor hocha la tête, en souriant de toute sa large bouche aux belles dents blanches.

— Pas beaucoup... mais ça me cuit néanmoins rudement, les griffes à ce sale chat !...

Lui et Vallençais descendirent à la rivière. Là, la veste et la chemise enlevées montrèrent les épaules du marin cruellement lacérées par la panthère.

Harley lava soigneusement les plaies, et appliqua des feuilles qu'il choisit au bord de l'eau. Il les assujettit avec sa propre ceinture nouée autour du blessé.

— Maintenant, dit-il, tu vas retourner au camp. Pitache achèvera ton pansement et tu m'enverras du monde pour écorcher le fauve et dépecer les zèbres... Moi, je reste ici pour garder notre gibier.

Victor, qui remettait sa veste, eut un cri de désappointement, montrant les restes aplatis, déchiquetés, piteux, des deux faisans qui y étaient demeurés pendus.

— Eh bien, le déjeuner de mamselle Camille et le manteau de ma bonne amie, y sont frais !...

Sa consternation sincère fit rire Harley.

— Allons, tu auras l'occasion de tuer d'autres faisans, et sois sûr que Sol a bien su tuer elle-même son déjeuner !...

D'un coup de pied, Collin envoya dans la rivière les débris de sa chasse et reprit instantanément toute sa gaieté.

— Je m'en vas, capitaine !... vous n'espérerez pas longtemps après nous...

Et il s'éloigna d'un bon pas, en sifflant un air breton.

Resté seul, Vallençais remonta au rocher pour examiner la panthère qu'il avait tuée.

C'était un superbe mâle adulte, à la denture formidable. L'ayant soupesé, Harley constata qu'il était trop lourd pour qu'il put le porter jusqu'auprès des zèbres. Alors, il s'occupa d'établir une sorte de claie pour traîner la bête.

Comme il coupait des branches, son attention fut soudain attirée par un objet.

Il se pencha vivement et le ramassa.

C'était l'extrémité brisée d'une flèche.

Il examina la cassure et la reconnut toute fraîche.

La preuve apparaissait que des indigènes, chasseurs ou guerriers, avaient passé là récemment.

Harley savait que la caravane était parvenue à la limite des régions habitées par des populations pacifiques, relativement civilisées, et en contact régulier, sinon très fréquent, avec des Européens.

Désormais, la zone des steppes franchie, l'on avançait en véritable pays sauvage.



D'un saut Vallençais était penché sur l'animal.

Il fallait donc être sur ses gardes du moment que la forêt ne recélait pas seulement des habitants de l'ordre animal, mais que des humains y rôdaient.

Aussi, la panthère rapportée auprès du reste de la chasse, Vallençais fit-il une battue consciencieuse des lieux environnants.

Il fut bientôt convaincu que, pas plus tard que la veille, un certain nombre d'hommes montés sur des canots avaient atterri non loin de l'anse des zèbres, derrière le rocher de la panthère.

Ils y avaient fait du feu et mangé une antilope, dont les os rongés et des fragments de peau traînaient dans les cendres.

En constatant certains détails malpropres, Harley conclut que la bande avait dû manger avec la gloutonnerie propre aux nègres lorsqu'ils ont l'occasion de faire ripaille.

Puis, son front se rembrunit.

Il avait découvert un indice significatif.

Dans une noix de coco brisée, il trouvait les restes de ces teintures dont les noirs se servent pour se peindre sur le corps un « costume » de guerre.

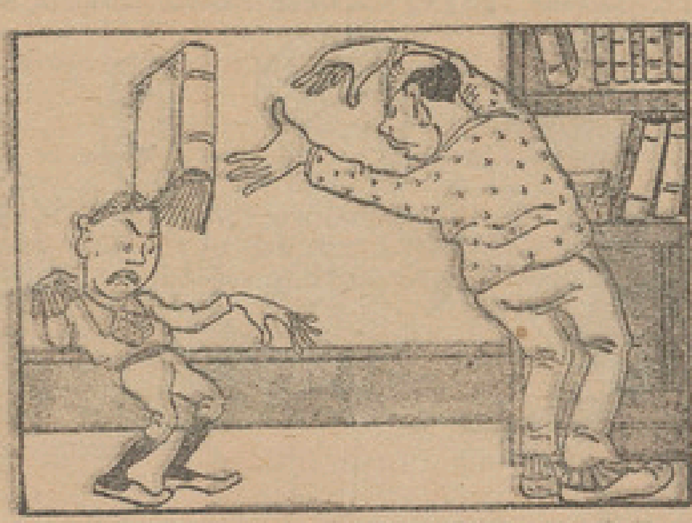
Donc, très probablement, la présence de la caravane, au bord de la rivière, avait été signalée, et des noirs hostiles la guettaient, prêts sans doute à l'attaquer dès que l'occasion favorable se présenterait.

Quels étaient ces indigènes ?... De combien d'hommes se composait la troupe ? et quelles intentions réelles étaient les leurs ?... C'était ce dont il faudrait s'assurer, en même temps que l'on mettrait le camp à l'abri d'une surprise possible.

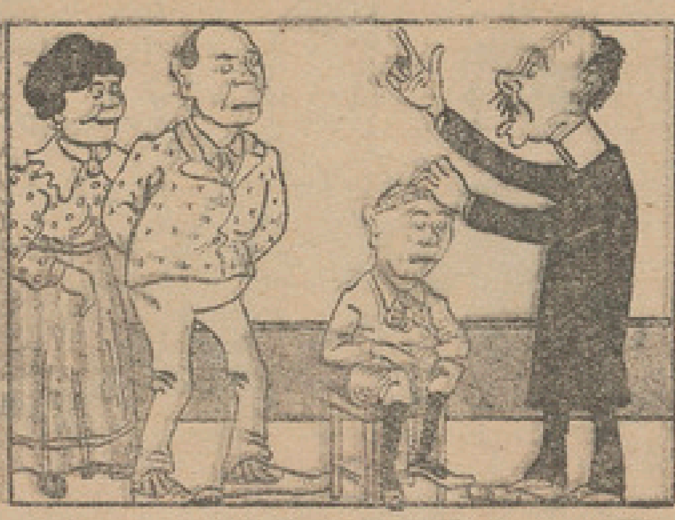
(A suivre.) DANIEL HERVEY.



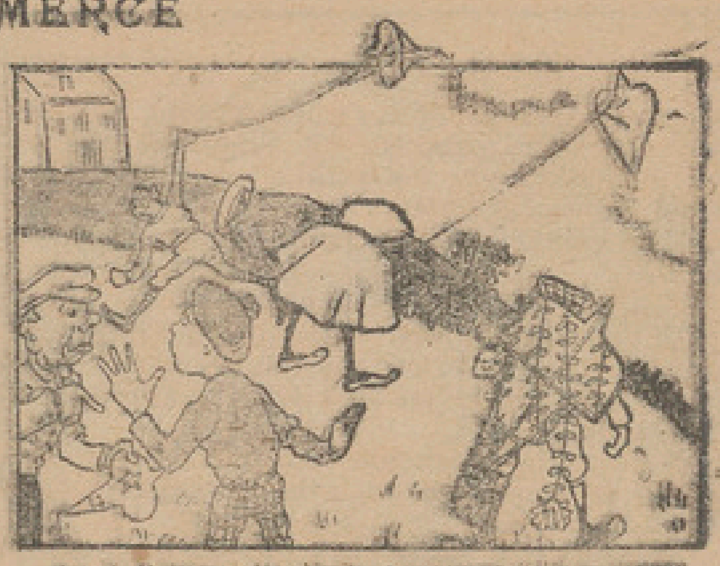
BABYLAS A LA BOSSE DU COMMERCE



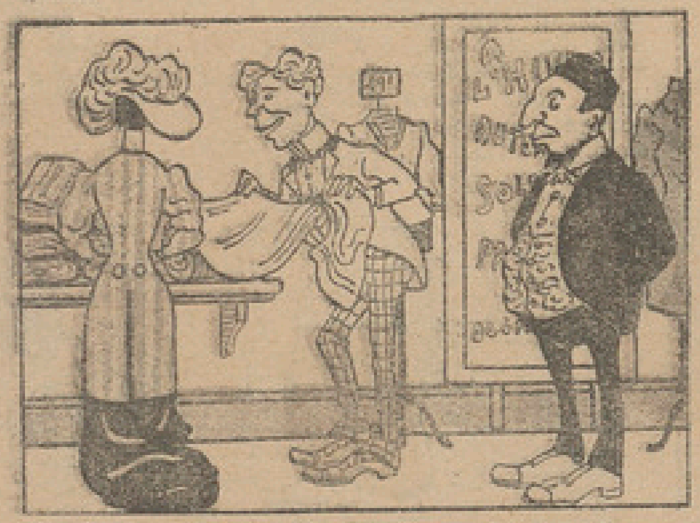
A peine au sortir de l'enfance, le jeune Babylas Soupié, de Guêtres... oh! pardon, il y a erreur d'une lettre, de Guîtres (Gironde), manifesta des dispositions exceptionnelles pour le commerce. Cela lui vint un jour que son père, par maladresse, lui laissa choir sur la tête un gros livre, alors qu'il était encore tout petit.



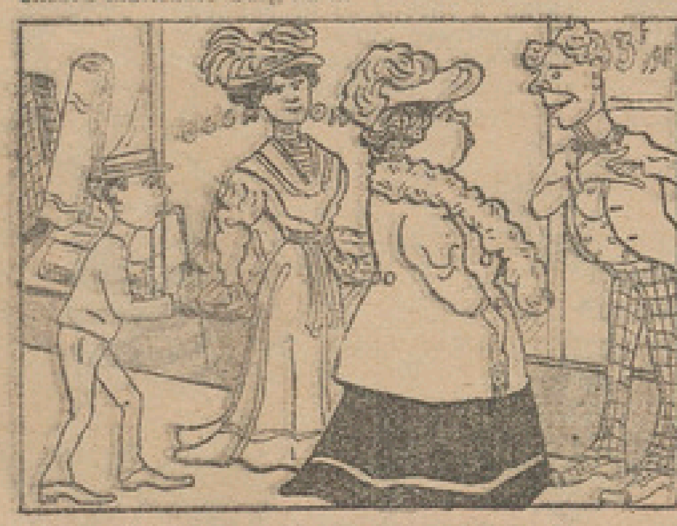
Le bouquin, un *Traité rationnel du commerce illicite*, tombant par un angle sur son occiput, lui fit un trou qui dégénéra en bosse, et un ami de la famille, phrénologiste distingué, en déduisit que la science infuse du volume, par un phénomène d'auto-suggestion pénétrante, s'était incrustée dans la cervelle encore malléable du gamin.



Aussi, Babylas, dès l'école, commença-t-il à se livrer à sa passion commerciale, en organisant successivement le trust des toupies, après avoir agioté sur les billes, et mettant le comble à sa réputation en créant un cours de baisse et de hausse sur les cerfs-volants. Mais, l'âge heureux où l'on use ses fonds de culottes sur les bancs de la classe prit fin.



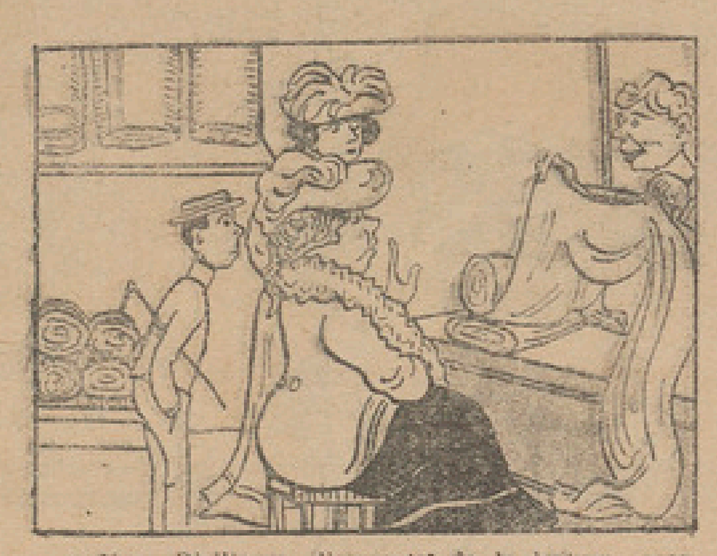
Babylas entra alors comme commis dans la nouveauté, aux Grands Magasins de l'Hiver-Automnal. Ses dispositions naturelles pour le commerce lui firent rapidement prendre une place prépondérante dans la maison, et à la suite fait suivant, dont fut témoin le patron



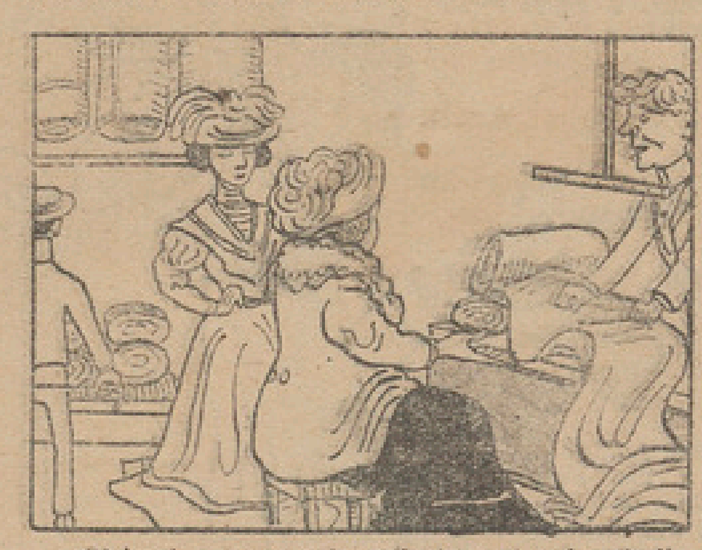
Un article invendable à 2 fr. 45 le mètre, sur l'avis de Babylas, avait été coté, en solde, à 3 fr. 95. Un bon jour, arriva au magasin une bonne grosse dame, cliente fidèle de la maison, accompagnée de sa fille et de son fils. Babylas fit un tel éloge de l'étoffe dont il avait majoré les prix que la personne, Mme E. Chelle du Levant, en commanda 50 mètres.



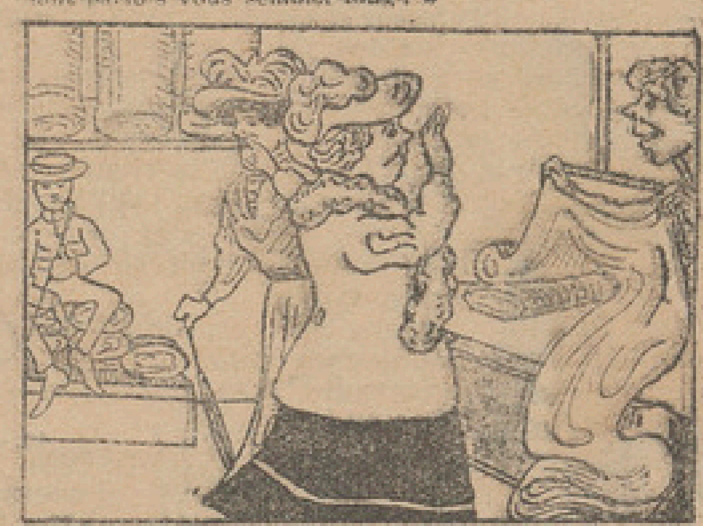
« Alors, madame, 50 mètres? dit gracieusement Babylas. Je vais moi-même vous servir, et vous faire bonne mesure pour que vous soyez satisfaite et nous fassiez souvent des achats... un, deux, trois... il paraît que vous partez bientôt aux bains de mer? Quelle chance vous avez, madame! Nous, le commerce nous rend esclaves... quatre... cinq... mais le temps doit parfois vous sembler long? »



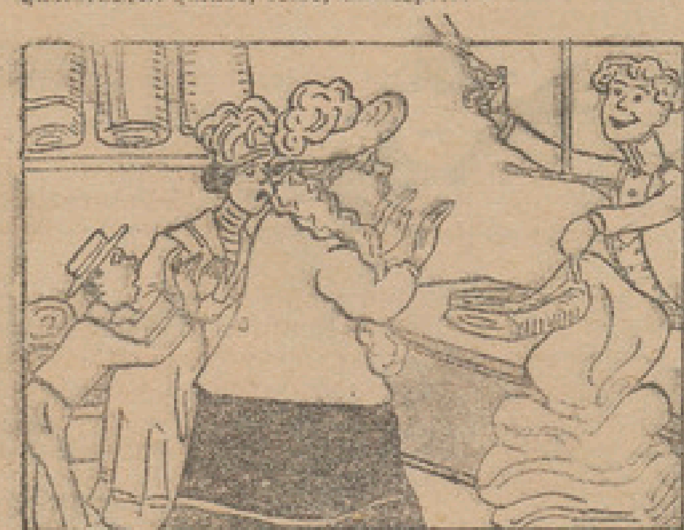
« Non. D'ailleurs, j'emporte de la lecture, mes auteurs favoris, Daudet, Dumas, Bourget, Huysmans... — Oui, très intéressant, ces auteurs, surtout Huysmans, oh! Huys... huit, neuf, dix... et ce grand garçon, quel âge a-t-il donc? — Oh! les enfants, ça pousse, il va sur ses quatorze ans. — Vraiment, quatorze?... quinze, seize, dix-sept... »



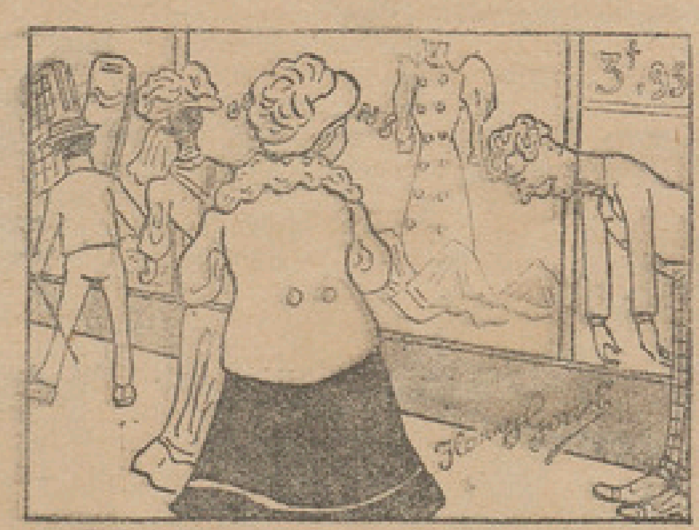
« Oh! oui, ça pousse, les enfants; votre demoiselle est même d'âge à se marier? — Oui, dès qu'elle aura atteint ses vingt-deux ans. — Alors, pas avant vingt-deux... vingt-trois, vingt-quatre... — Elle est fiancée et son futur a vingt-huit ans. — Les âges concordent bien... vingt-huit... vingt-neuf, trente... Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez déjà de si grands enfants... »



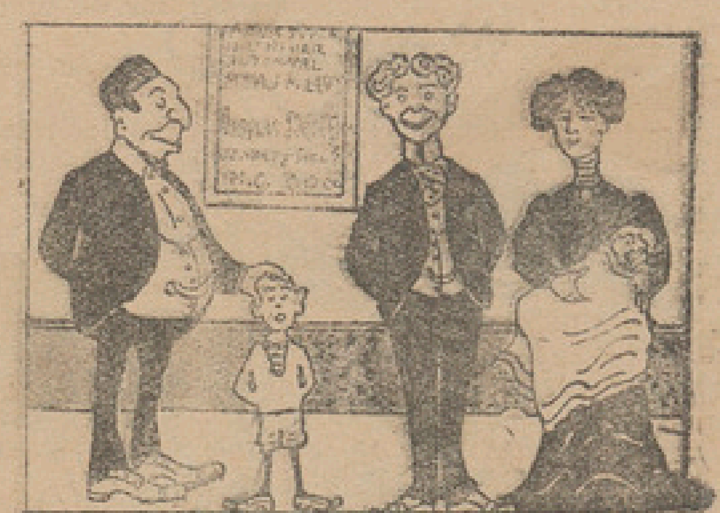
« ... car, enfin, comme années, c'est à peine si vous paraissez en avoir trente-cinq... trente-six, trente-sept... — Vous voulez me flatter, j'aurais bientôt quarante-deux ans. — Jamais je ne l'aurais cru! quarante-deux?... quarante-trois, quarante-quatre... Sans indiscrétion, et M. votre mari, quel est son âge? »



« Mon mari, lui, vient d'atteindre ses cinquante depuis bientôt un mois. — J'ai déjà eu quelquefois le plaisir de le voir, il est vigoureux et se porte comme un charme; d'ailleurs, quand on a la santé, c'est le bel âge de la vie, la cinquantaine, cinquante et un, cinquante-deux... — Cinquante mètres seulement, je vous avais dit. »

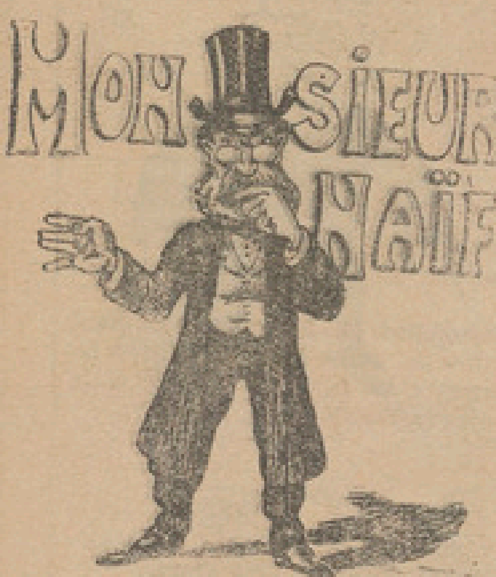


« Oh! Madame, la maison n'est pas regardant et tient à contenter ses clientes... là, cinquante-trois, et cinquante-quatre, voilà, madame, ne vous dérangez pas, le colis sera porté à votre domicile... Monsieur, mademoiselle, madame, votre serviteur, au revoir... et merci... » Voilà comment, grâce à sa bosse du commerce, Babylas traitait les affaires.



Aussi, son patron, s'apercevant que la maison prenait de l'extension grâce aux aptitudes de Babylas, lui accorda-t-il la main de sa fille et l'associa-t-il à ses affaires. De sorte que voilà maintenant Babylas heureux époux, heureux père et habile commerçant!


LES ANNÉES DE SERVICE DE THÉODORE TIROFLANT
TIROFLANT CHANGE DE CORPS !
1. « Tiroflant... — Caporal... — Par décision du colonel, à partir du jour d'ujord'hui vous allez faire partie des *Mousquetaires impériaux à cheval de la république*, nouveau corps créé par le ministre de la Guerre. Voici vot' nouvel uniforme qu'vous allez mettre... Quoi...
2. « ...quand vous serez là à m'regarder comme une tourte, faut vous dépêcher. L'général va vous passer en revue, pis vot' canasson vous attend dans la cour... Ah ! j'oubliais : l'colonel vous donne l'ordre supérieur d'avoir de la moustache... si dans une heure vous n'en n'avez pas j'vous fourre dedans.
3. « ... A cheval !... *mousticaire* !... Ben en v'là t'y un truc !.. J'en suis tant éberlué... Faut-y tout d'même que l'colo ait une haute idée de ma supériorité pour m'nommer *mousticaire* !... Tu parles, mon 'ieux, c'qu'y vont être épatés au pays quand y vont m'voir revenir avec un chouet costume... »
4. « ... qui va m'aller comme un gant, mon' ieux, et va faire agréablement ressortir mon élégance personnelle, native et naturelle, tout autant que... C'est pas tout ça, par quel bout qu'ça s'enfile ces machins-là... en v'là-t'y un fourbi ! »
5. « Ça, ça doit être le *pétalon*. Tu parles, mon' ieux, s'il est pet t, si petit qu'on dirait qu'j'ai pleuré pour avoir l'étoile... Oh ! oh ! mais c'est qu'il est tout à fait chic, mon *pétalon*. »
6. « Hein, et ça, avec des machins qui pendent, comment qu'ça s'fourre ?... C'est sûrement pas de ce côté-là, alors c'est qu'c'est d'l'autre ! »
7. « Là... Et ces trucs-là, comme qui dirait, ma parole, un abat-jour, où qu'ça s'met-y ?.. Non, mais j'suis t'y bête c'est des chapeaux et même que j'ai l'air épatant là-d'sous ! »
8. « ... Mais non, c'est pas des chapeaux, pisque en v'là un, et d'général encore... Ça doit être des bottes... Eé, reluques-moi un peu... qué qu'vous en dites, hein ?... J'suis t'y assez rupin mon 'ieux !... »
9. « ... Attendez, quand j'vais t'avoir mis c'manteau, qu'est ce que ça va être !... Hein, quand j'vous l'disais ! L'élégance en personne !
10. « ... Et avec c'te longue baïonnette de fantaisie, j'ai t'y un air assez rupin, assez fier, assez conquérant... — Assez gourde, qu'tu veux dire, mon vieux Tiroflant. Et tes moustaches, tu les as oubliées !..
11. « Aussi mon vieux Tiroflant, comme je suis un bon zig, j'viens te tirer d'embarras. V'là, mon vieux, une jolie paire de *bacchantes* que m'a fournie la queue d'la jument du capiston, et qui va rudement bien faire sous un nez aussi délicat que le tien. »
12. « Là, elles sont bien collées, n'crains rien pour les perdre. C'est pas tout ça, ton cheval t'attend en bas, faut te *grouiller*, d'autant plus que l'général n'va pas tarder à arriver pour te passer en revue. »
13. « Voilà, voilà, j'y cours... à cheval !... à cheval !... mais c'est que j'suis jamais monté sur c'te bête-là, moi... En v'là t'y une idée d'mettre un fantassin à cheval ! .. »
14. « Tiens, mais c'est *Lolotte*, la jument qui traîne la *guimbarde* d'la cantinière quand on va en manœuvres... »
15. « Ici, *Lolotte*... elle n'a pas l'air commode... Oh ! hisse... et aïe donc... bouge donc pas, eh ! sale rosse !... »
16. « ... Y a pas à dire, c'est pas commode du tout d'monter à cheval... par exemple on en descend assez facilement... »
17. « Enfin, ça y est... Ho ! Ho !... elle va m'faire casser la margoulette. »
18. « ... Scrogneugnieu !... »
19. « Sergent, faites arrêter cet homme. Faites prévenir les gendarmes ! — Oui, mon colonel. »
20. « . Aïe... Aïe... pas si vite... j'crois que j'ferais bien d'numéroter mes abatis .. La carne ! »
21. « Pour lorss, nonobstant qu'y court vite... on va le mettre en état latent d'arrestation subséquemment qu'on l'aura arrêté provisoirement. »
22. — *Le paysan*. « A pas peur, eh ! l'gars... pour dire qu'il est méchant, on peut point dire ça, mais pour dire qu'il est bon, on n'peut point l'dire itou . »
23. « Pour lorss, nonobstant je vais l'avoir !... »
24. LA BUCHE !...
25 « ... Bon souér, les gendarmes !...
26 — *Tiroflant* : « Tu parles mon 'ieux, d'une sale vache !... »
(*A suivre.*)
Albert Lanmoy



M. Delpot, professeur de lycée dans une ville de province, fut longtemps la risée de ses élèves et collègues, non pas qu'il fût sot, mais bien pour ses répliques imprévues toujours éloignées du sujet traité. Quand on le rencontrait sur le mail ou ailleurs, il tenait les yeux obstinément fixés à terre ; parfois, un geste brusque lui échappait, il écartait alors les bras en croix ou bien les levait vers le ciel en signe de grand désespoir. ses lèvres remuaient sans cesse, il allait souvent à grands pas, puis s'arrêtant brusquement, croisait les bras sur sa poitrine, se prenait le menton dans une main et réfléchissait sombrement un bon instant, puis brusquement repartait de son inlassable train, les lèvres toujours agitées.

Dans son même collège professait également un brave homme du nom de Lecuit, père de deux jeunes gens jumeaux âgés de quinze ans. Il estimait profondément M. Delpot en raison de sa haute culture mathématique. Dès les premiers jours de leur connaissance, ils se devinèrent bien vite et se lièrent d'amitié. M. Delpot était célibataire, il disait que l'amour des chiffres l'empêchait d'être un époux parfait.

— Ah ! monsieur Lefroid ! disait-il souvent.

— Lecuit, cher collègue Lecuit, vous vous trompez toujours.

— Ah ! vous savez, excusez-moi cette sacrée équation des... enfin bref, etc., je voulais dire, monsieur Lecuit, que vous êtes bien heureux d'avoir deux grands fils ainsi bâtis. Sont-ils solides !

— Pour ça, monsieur Delpot, ils sont forts et bien portants, pour deux jumeaux.

— Dites-moi, monsieur Lefroid...

— Lecuit, cher collègue Lecuit !



— Dites-moi, monsieur Lecuit, quel âge a l'aîné ?

— Quinze ans, cher collègue.

— Et le plus jeune ?

— Mais ils sont jumeaux, cher collègue !

— Ah ! c'est juste, monsieur Lefroid, euh ! pardon, monsieur Lecuit, voyez-vous, cette sacrée équation des... enfin bref, ça ne fait rien ; au revoir, cher monsieur Lefroid.

Et tournant brusquement le dos, il s'éloignait tandis que l'autre souriait doucement avec indulgence. Rentré chez lui, M. Delpot songeait à ses chiffres. Vingt fois sa bonne venait le déranger pour l'avertir de l'heure du dîner, vingt fois il promettait de quitter son travail sans jamais y parvenir. A table, il levait les yeux au ciel et restait ainsi quand, soudain, il apercevait sa soupe figée dans son assiette, alors il disait, oh ! bien timidement :

— Voyons, Marie, cette soupe est glacée.

— Mais, monsieur, voilà un quart d'heure qu'elle vous attend.

— Vraiment, Marie. Oh ! je ne l'avais pas vue. Figurez-vous que la fameuse équation des... vous savez, celle que je vous expliquais l'autre jour ? Eh bien ! ça y est, je la tiens, elle était d'une simplicité, voilà, n'est-ce pas, je...



Alors, il parlait longuement, dissertait avec animation, et se retournant :

— Voyez-vous, c'était très...

Mais il s'arrêtait brusquement en constatant l'absence subite de Marie. Il la sonnait à nouveau.

— Marie, apportez-moi la suite.

C'était du poulet ; et, tandis qu'il le découpait sans art ni méthode, il forçait sa bonne à écouter bouche bée toutes ses longues théories. Alors le poulet, à son tour, refroidissait, et, songeant à sa conversation de tout à l'heure avec son collègue, il disait à sa bonne que le poulet était Lecuit et il pensait qu'il était froid, tandis que, inconsciemment, il dénommait encore M. Lecuit, Lefroid.

Et la bonne aussi souriait doucement d'un tel mélange. Un jour, il reçut sa nomination à un collège de Paris.

Le pauvre M. Delpot crut devenir fou quand il vit les conséquences de son dérangement. C'étaient les déménageurs qui traitaient ses chers livres avec un visible dédain, puis ses douces habitudes qu'il fallait abandonner et enfin ses bons amis qu'il allait quitter. Maintes fois ses yeux s'emplirent de larmes en songeant à tout ce qu'il laissait.

Il arriva à Paris en plein hiver, le mouvement des rues lui emplissait les oreilles d'un bourdonnement atroce, des fiacres l'éclaboussaient de boue, les cochers l'injuriaient.

— Quels drôles de gens ! pensait-il simplement.

Mais, au bout de quelques semaines, il reprit vite ses manies d'autrefois ; le Luxembourg fut son jardin favori, il s'y promenait de longues heures, toujours en méditant, les mains derrière le dos ; des groupes d'étudiants passaient près de lui, le dévisageant avec hardiesse, et plaisantaient tout haut sur la longueur de son nez. L'un d'eux, un jour, lui demanda, tandis que ses camarades restés en arrière riaient en dessous :

— Mais, ne seriez-vous pas mon oncle, par hasard, le père...

— Delpot, continua-t-il naïvement.

— Mais oui, c'est ça, fit l'autre avec audace.

Et appelant ses camarades :

— C'est lui, c'est bien lui, Delpot, mon oncle.

Alors, ils l'entourèrent et lui tapant sur le ventre, lui tirant les bras, les pans de sa redingote, ils disaient :

— Ah ! ce vieux Delpot, Dupot, Lepot, Lacruche, Cipot.

Puis l'un d'eux, d'un grand coup, lui enfonça son chapeau jusqu'aux deux oreilles et la bande s'éparpilla comme une nuée de moineaux.

Il s'aperçut de la plaisanterie dont il était l'objet.

— Vraiment, ils sont drôles, ces jeunes gens ; de mon temps, on... Ah ! où en étais-je de mon équation ? Je disais que...

Ce soir-là, en rentrant, la concierge lui remit une lettre de deuil, il frémit en la prenant et demanda :

— Vous ne savez pas qui est mort ?

La concierge eut un geste digne.

— Ici, môssieu, on ne lit pas la correspondance des locataires.

— Ah ! oui, pardon, vous savez, faites excuse, au revoir.

Et il monta chez lui, le cœur ému, les jambes tremblantes ; il appela sa bonne, celle-ci ouvrit la lettre : c'était un des fils Lecuit qui était décédé ; ils cherchèrent tous les deux lequel était mort, le brun ou le blond. M. Delpot, les confondant tous deux dans une même tendresse ; pourtant, il aurait voulu savoir lequel il devait pleurer. Il songea à écrire au père, mais il se dit que rien ne valait la parole, et comme Pâques arrivait, il partit à son ancienne ville :

Le lendemain, comme il sortait, il rencontra le fils Lecuit.

— Enfin, je vais donc savoir : c'est-il vous ou votre frère qui êtes mort ? dit-il en insistant.

— Non, non, c'est pas moi, c'est mon frère.

— Ah ! tant mieux, je vous fais mes compliments ! Au revoir, le bonjour à votre frère !

Et M. Delpot, comme devant, continua à s'occuper de ses équations.

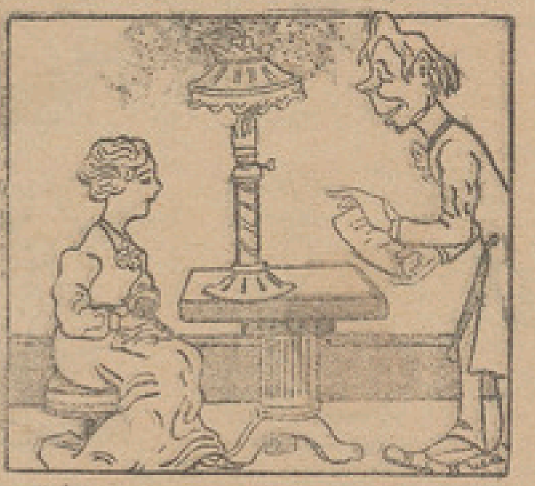
G. Nomis.



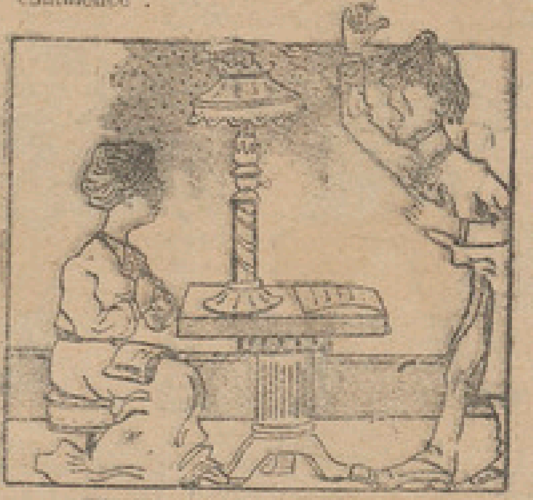
LA LAMPE FUME



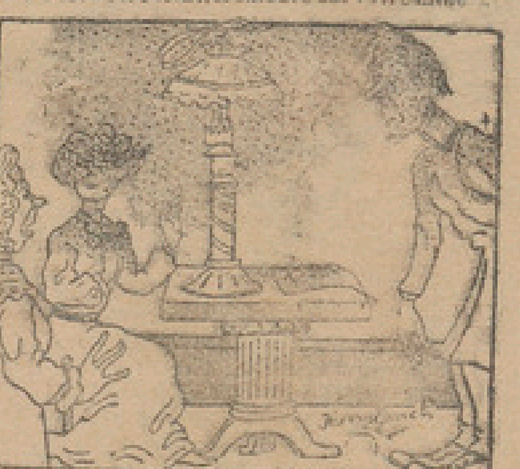
« Oh ! ma douce fiancée permettez-moi de monter un peu la mèche de la lampe, afin de pouvoir lire ce poème, fruit de mes veilles, enfant de mon cerveau ! Vous êtes ma Muse, et ces vers que vous m'avez inspirés dépeignent d'une façon très claire les sentiments que je professe à votre égard ! »



« Je ne suis cependant pas poète, mais l'amour profond qui submerge mon âme m'a donné du génie, et cette œuvre, ce chef-d'œuvre, dirais-je même modestement, ira, j'en ai le ferme espoir, à la postérité ! Puisse cela toucher votre cœur. Hum ! je commence :



Oh, vous que j'aime tant,
Liliale et blanche fiancée
Douce colombe si aimée
Près de vous, bien court est le temps
Votre robe est blanche comme l'hermine.
Pâle est votre teint, crémeuse est votre [illegible]



« Quel lyrisme, mon futur gendre ! depuis un moment vous ne parlez que d'hermine, de blanche ! descendez donc un peu dans la réalité ; si je n'étais arrivée, je crois que vous seriez devenus nègres, vous ne voyez donc pas que la lampe fume » !

Causerie du DOCTEUR

Le choix d'un climat.

Malade ou bien portant, qui n'a pas désiré vivre dans un pays où règnerait un printemps éternel? Mais la perfection n'existe pas plus en ce monde pour les climats que pour les gens. Mais s'il n'existe pas un pays qui convienne à tout le monde, il y en a qui sont particuliers à chaque cas.

La température d'un climat est due tout d'abord au soleil, ensuite à différentes dispositions géographiques : voisinage de la mer ou d'un courant chaud comme le gulf-stream, absence ou présence de forêts, rareté ou abondance des marécages, etc.

L'altitude influe également, non seulement sur la température, mais aussi sur la pression atmosphérique de notre organisme. Expliquons-nous : L'air forme autour de la terre une couche qui a une épaisseur de 60 kilomètres, c'est-à-dire que si on s'élevait tout droit avec un ballon, après avoir parcouru 60 kilomètres, on ne trouverait plus du tout d'air On a donc calculé que notre corps supporte un poids d'air de 36,000 livres et cela sans nous en apercevoir. Quand nous montons sur une montagne ce poids diminue : la pression atmosphérique est donc amoindrie, l'air raréfié, l'oxygène moins abondant, et il y a alors palpitations, malaises, vertiges, etc.

L'influence du climat joue un rôle considérable sur les différents états de notre organisme. Mais il faut savoir l'approprier au tempérament et ne pas faire comme ce touristé qui prit un jour sa valise et s'en fut en Italie pour y voir des choses intéressantes; seulement, comme il n'avait pas pris de guide, il omit de visiter les plus belles et les plus curieuses et ne profita nullement de son voyage.

Les gens bien portants, que leur situation oblige à rester enfermés tout l'hiver dans des chambres étroites, des salles surchauffées, éclairées au gaz, le plus souvent mal aérées, qui ont respiré cette atmosphère malsaine imprégnée de milliards de particules nuisibles, éprouvent le besoin, quand le printemps arrive, d'aller refaire leurs poumons, oxygéner leur sang, retremper leurs forces, au grand air, à la campagne; ceux-là pourront diriger leurs pas où bon leur semblera.

Il n'en sera pas de même pour les gens malades. Il est reconnu aujourd'hui que les tuberculeux profitent beaucoup et guérissent même dans les stations élevées comme Davost-Platz en Suisse (1,556 mètres); Somedan et Saint-Moritz dans l'Engadine supérieure (1,800 mètres); Gœbersdorff en Silésie (550 mètres).

Il y a cependant des tuberculeux auxquels ces climats ne conviennent pas, et ceux-là tirent un grand avantage du voisinage de la mer. Non seulement ils y respirent l'air pur et l'eau de mer en pulvérisation, mais encore le moral se relève; la mer change d'aspect tous les jours et à tous les moments, elle offre sans cesse de nouveaux tableaux, de nouveaux attraits, et le malade est distrait, égayé par ce changement perpétuel, en même temps que vivifié par l'air salin.

Les bords enchantés de cette Méditerranée qui baigne les pays les plus délicieux que l'on puisse rencontrer sont particulièrement indiqués : Cannes, Hyères, Menton, San-Remo, Bordighera.

Les scrofuleux et lymphatiques choisiront de préférence les climats où l'air est sec et les vents assez fréquents, c'est-à dire les climats stimulants, comme : Cannes, Nice, Hyères, Ajaccio, Palerme.

Les malades nerveux ou surexcitables ou les tuberculeux ayant des hémoptysies faciles doivent choisir plutôt les climats calmants, avec un air plus ou moins humide, climats d'hiver, tels que : Menton, San-Remo, Pau, Venise, Bordighera, Pise, Madère.

Les neurasthéniques et les anémiques, si nombreux, hélas! se rendront à Nice, ville de luxe et de plaisirs, où ils laisseront leur mélancolie.

Les arthritiques et ceux qui ont des névralgies fréquentes iront à Pau ou à San-Remo.

Les enfants lymphatiques, à Beaulieu, Monte-Carlo, Hyères et Cannes.

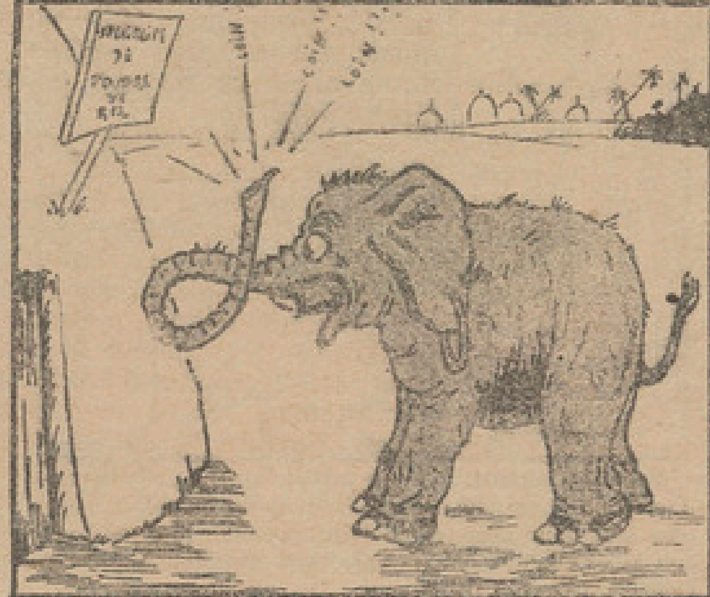
Mais la médecine n'est pas seulement faite pour les heureux de la terre qui peuvent s'offrir des climats appropriés à leurs souffrances, il existe beaucoup d'infortunés, de travailleurs qui ont droit à toute notre sollicitude et à tous nos soins.

Eh bien, ceux-là s'arrangeront pour se créer dans leur intérieur une *petite Provence*. Ils tiendront très propre leur habitation, y feront circuler l'air par tous les temps, entretiendront un feu léger de manière à avoir toujours 18 à 20 degrés de température

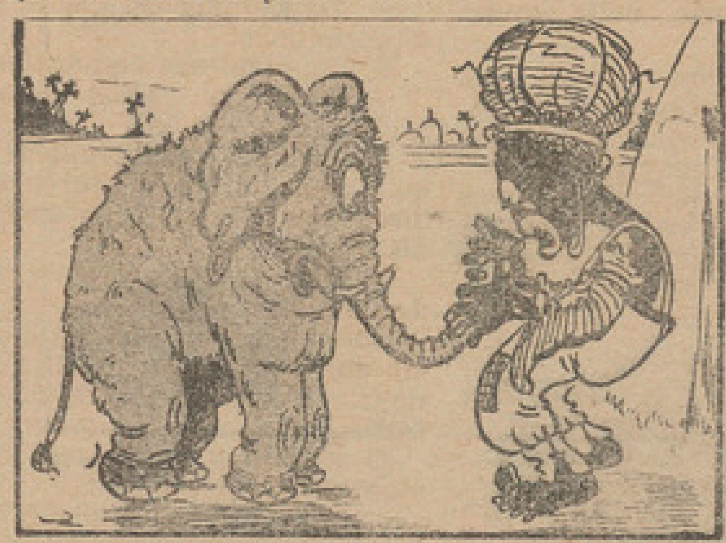
Si leurs moyens le leur permettent, ils choisiront la plage la plus proche et la moins coûteuse, pour aller y respirer pendant quelques jours cette émanation vivifiante provenant des algues marines et des varechs, qui contiennent ces deux puissants médicaments de la matière médicale : l'iode et le brome.

Dr M. R

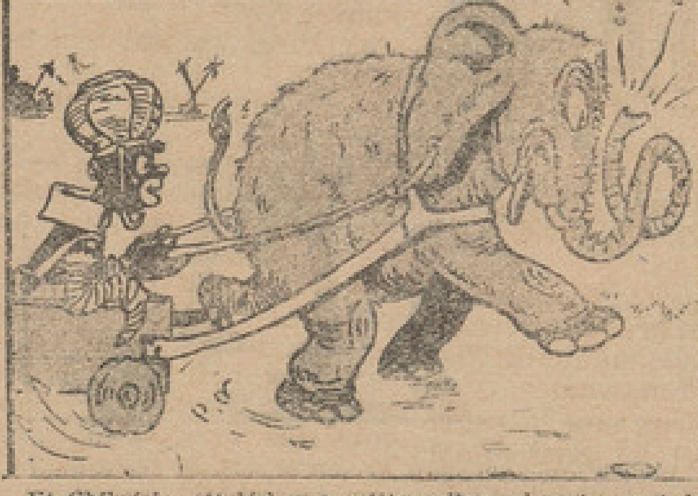
EN PLEIN DANS L'ŒIL



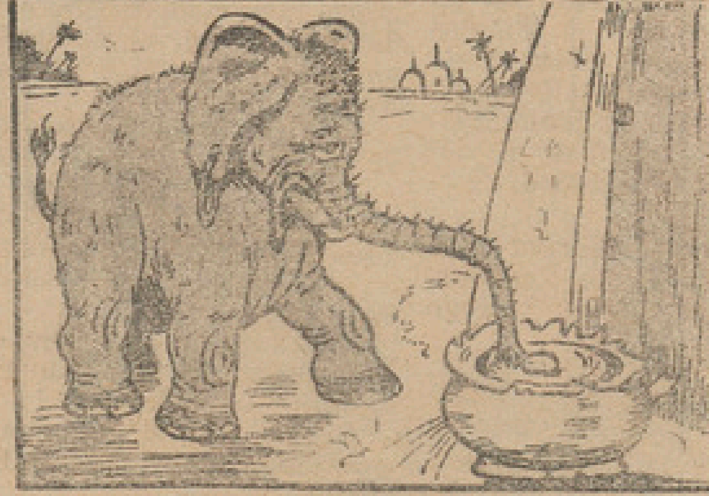
Chilpéric était un joli petit éléphant que le coiffeur nègre Frisapis avait mis à la disposition de son fils Baba Orom. Chilpéric était merveilleusement dressé et, chaque matin, d'un joyeux barissement, il annonçait à son petit maître qu'il était l'heure de partir à l'école.



Vite Baba Orom mettait ses livres, sa bouteille d'eau de Vichy, son porte-plume dans sa serviette d'écolier, jetait un dernier coup d'œil sur sa leçon d'histoire : « Les Francs, nos ancêtres, avaient le teint pâle et les cheveux blonds; leurs épouses, ou leurs moitiés valaient cinquante centimes, etc., etc. »



Et Chilpéric, attelé à une petite voiture, barytonnant de la trompe comme une sirène d'auto, conduisait d'un bon petit trot le jeune Baba Orom vers l'école des Pères Blancs chargés de l'éducation de notre négro.



Or, il arriva qu'un beau matin Chilpéric, tournant autour des cases, trouva un reste de bouillon de noix de coco, sur lequel flottait encore un de ces fruits succulents. L'éléphant était gourmand, il aspirait fortement le liquide avec sa trompe, de sorte que la noix de coco fut elle-même happée et vint obstruer le bout de son immense nez.

(*A suivre.*)



PROTECTION PAS ORDINAIRE

Une société protectrice des tigres vient de se fonder dans l'Inde; cette société est spécialement composée d'Anglais.

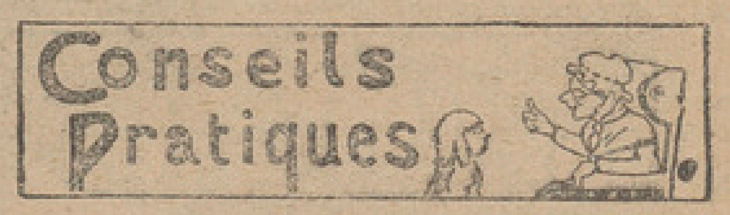
On sait que ces carnassiers dévorent annuellement environ 800 personnes et d'innombrables animaux domestiques et autres! C'est sans doute pour cette raison que s'est fondée la société

Pauvres bêtes!



Déjà les Indiens eux-mêmes, mus par une crainte superstitieuse, refusaient de renseigner les chasseurs sur les repaires des tigres qu'ils connaissaient.

D'autres aborigènes s'imaginent que l'âme de leurs ancêtres a passé dans le corps des tigres et reconnaissent en ceux-ci un pouvoir mystérieux contre lequel il serait impie de lutter



COMMENT ON BLANCHIT LA DENTELLE

Plongez les dentelles dans une forte eau de savon bien propre, et faites-la doucement bouillonner un quart d'heure; retirez-la ensuite; pressez-la bien entre vos mains, sans tordre ni frotter, et rincez dans plusieurs eaux froides, en ajoutant dans la dernière une goutte ou deux de bleu liquide pour les dentelles blanches.

Ayez toute prête une dissolution légère de gomme arabique blanche, bien claire, ou d'eau de riz ou d'amidon, passez votre dentelle dedans, ayez soin de la secouer aussitôt retirée.

Alors tendez-la à l'envers, prenant bien garde qu'elle ne fasse aucun pli, et épinglez-la sur une serviette ou sur une nappe très propre, ouvrant bien les jours et les festons en les fixant avec des épingles. Quand elle sera parfaitement sèche, si c'est nécessaire, couvrez-la de mousseline claire et repassez à l'envers, bien entendu.

PATE ÉPILATOIRE

Pour préparer une bonne pâte épilatoire prendre :

Amidon....................	10 grammes.	
Chaux vive.................	10	—
Hydrosulfite de soude......	5	—

Mélanger et délayer dans de l'eau. Etendre une mince couche et laisser sécher. Enlever la pâte au bout de cinq minutes environ. Puis se laver avec un peu d'eau tiède étendue de glycérine.

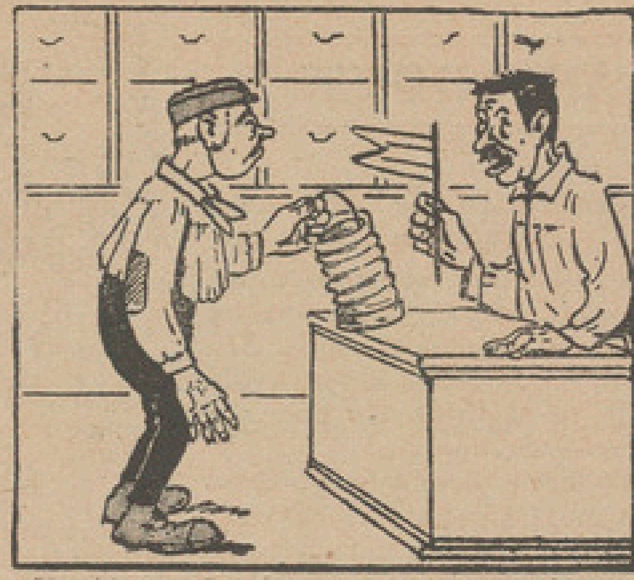
DINDONNEAU DECORE



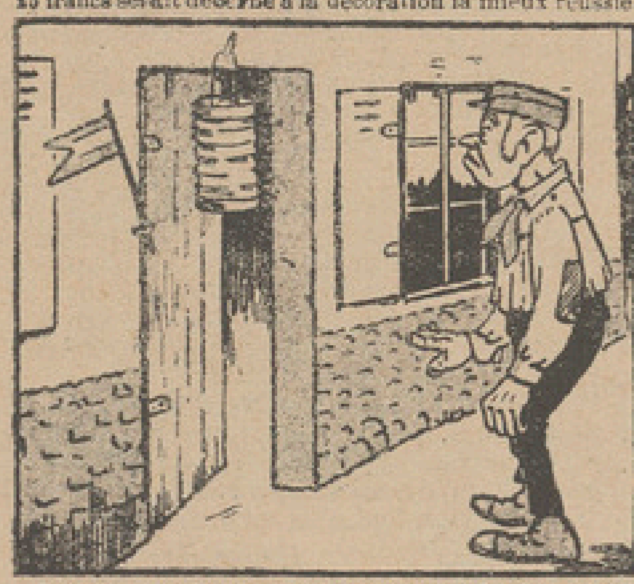
Le samedi, veille de la grande fête de Fouilly-les-Canards, le garde champêtre avait lu aux habitants une proclamation signée du maire, les invitant à décorer leurs maisons et leur annonçant qu'un grand prix de 25 francs serait décerné à la décoration la mieux réussie.



Vous pensez si tout Fouilly-les-Canards se précipita d'un bond chez l'épicier et si, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, sa boutique fut vidée de tout son stock de drapeaux, lanternes vénitiennes, verres coloriés, e c.



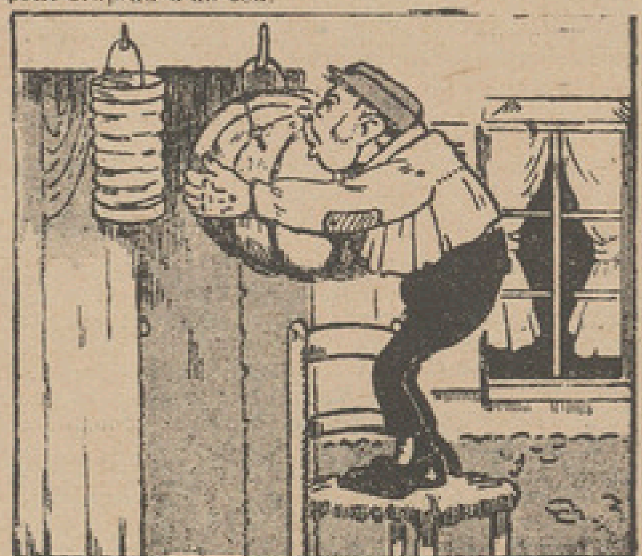
Quand le père Dindonneau, qui avait appris la nouvelle un peu tard, se présenta chez le marchand, ce dernier possédait encore, en tout et pour tout, une malheureuse petite lanterne en papier et un pauvre petit drapeau d'un sou.



Le brave Dindonneau s'en rendit quand même acquéreur et s'en fut les accrocher à la porte de sa maison. Puis, s'étant reculé pour juger de l'effet, il fut forcé de constater que cette décoration était plutôt maigre.



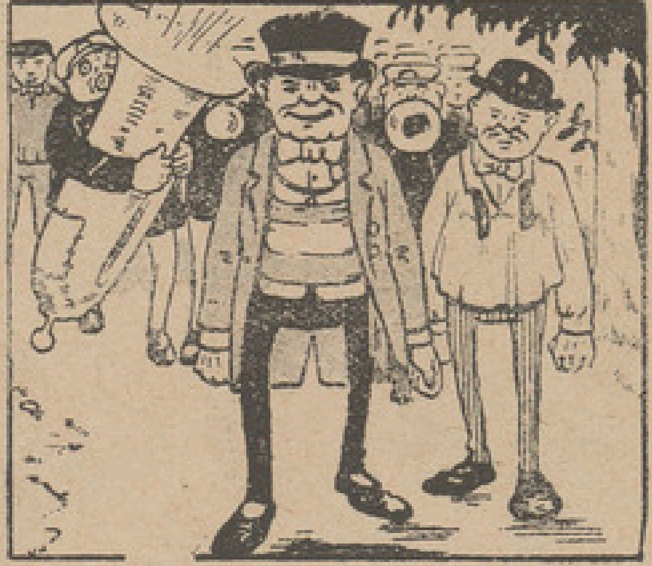
Mais il avait plusieurs tours dans son sac, le malin Dindonneau; il possédait dans son jardin un carré de citrouilles, bien mûres, d'ailleurs, et qu'il devait cueillir dans peu de temps. Il courut en détacher quelques-unes...



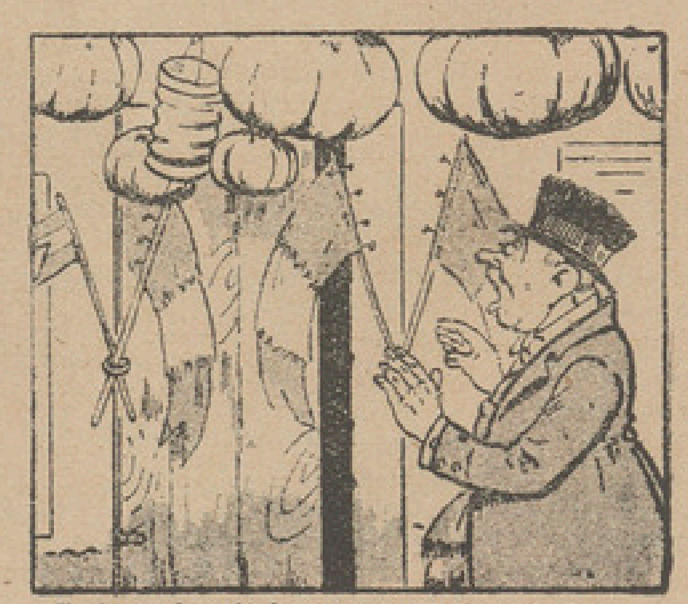
...et, avec mille précautions et à grands renforts de clous et de fils de fer, les accrocha le long de sa maison.



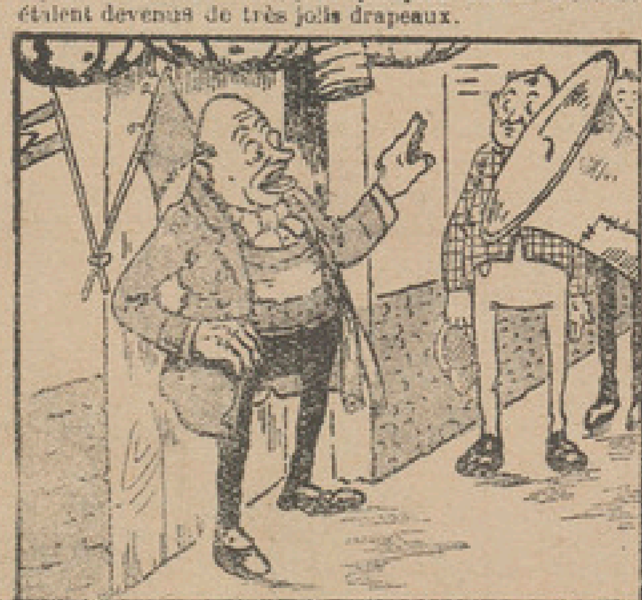
La porte surtout avait été le sujet de tous ses soins. C'était très bien, les citrouilles semblaient de magnifiques ballons vénitiens, et quelques débris d'étoffes étaient devenus de très jolis drapeaux.



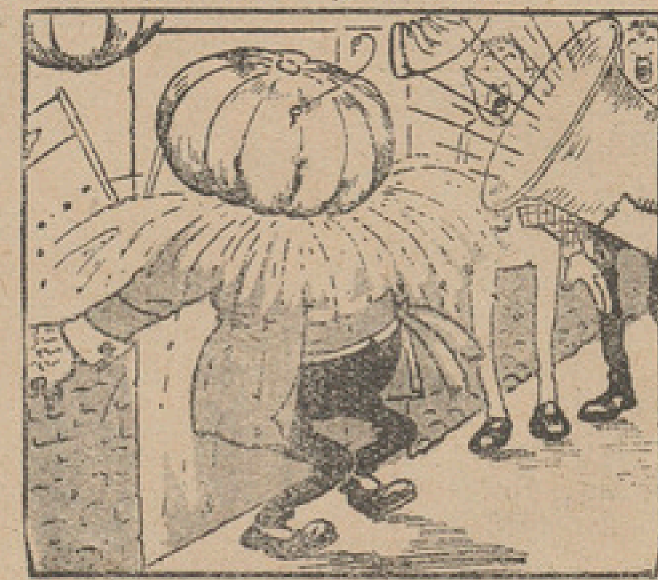
Bientôt les sons entraînants de la fanfare municipale se firent entendre. C'était le cortège des édilités de Fouilly-les-Canards qui s'approchait, passant en revue chaque maison, chaque décoration.



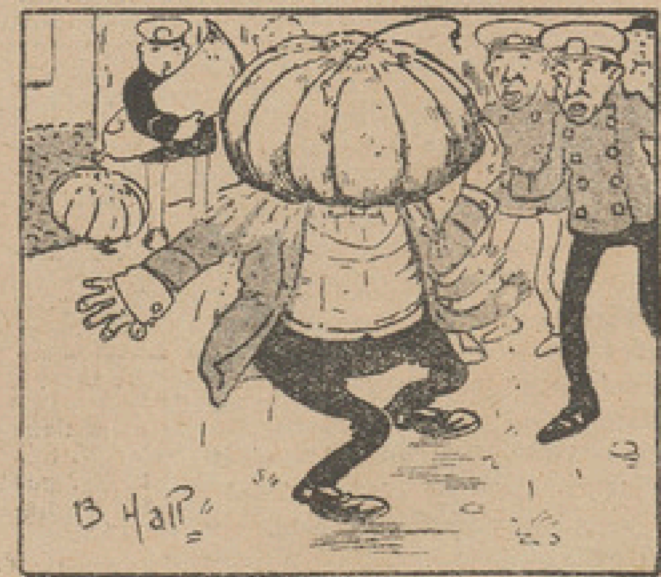
Ils furent bientôt devant chez Dindonneau Et ce ne fut qu'un cri d'admiration. « Ah! les jolis lampions! les magnifiques lanternes! » Le maire, enthousiasmé, ne put résister à l'envie de faire un discours.



Malheureusement pour lui, il se mit sous la porte en plein sous les citrouilles, et, les larmes dans les yeux, la voix tremblante d'émotion, il annonça que le père Dindonneau avait gagné le...



Il n'avait pas prononcé le dernier mot que la musique le soulignait déjà par des sonorités tonitruantes. Fut-ce la trombe de vent qui sortait du pavillon de la contrebasse? Fut-ce une autre cause? Toujours est-il qu'une citrouille se détacha et, patatra. .



...vint s'enfoncer sur le crâne pointu du pauvre maire jusqu'au cou. Le pauvre homme se sauva à toutes jambes avec cette tête d'un nouveau genre, qu'il eut d'ailleurs toutes les peines du monde à enlever. Inutile d'ajouter que le père Dindonneau n'a pas touché son prix

ANECDOTES

Compositeurs de six ans.

Georges Hændel, le grand compositeur allemand, montra, dès qu'il put marcher, un goût extraordinaire pour la composition musicale. Son père, chirurgien dans la petite ville de Hale, ne négligea rien pour enrayer cette vocation.

Il alla même jusqu'à bannir de sa maison tout instrument de musique.

Vaine précaution. L'enfant, ayant alors six ans, découvrit au grenier une vieille épinette. Il la raccommoda, l'accorda et apprit à en jouer en quelques mois.

Et la nuit, pieds nus pour ne faire aucun bruit, il se glissait dans son cher réduit et laissait son génie naissant se répandre sur les vieilles touches.



Le père Haendel, qui rentrait tard et dormait comme un bienheureux, n'entendit rien, une année durant.

Un soir, il fut appelé auprès d'un malade, revint au milieu de la nuit et s'arrêta, tout surpris, dès le seuil de sa porte.

Descendant des combles des sons, tour à tour graves ou aigus, envahissaient l'escalier.

Guidé par la musique, le père monte et s'arrête de nouveau devant le tableau qui s'offre à lui.

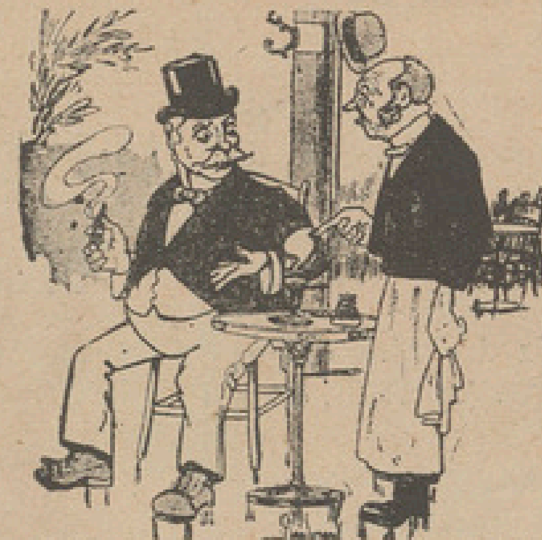
Au fond du galetas sordide, éclairé d'une chandelle fumeuse, juché sur un haut tabouret, le petit Georges, la chemise entr'ouverte, était là, jouant, en extase.

Le père, ravi, écoute les douces harmonies qui se déroulent sous les petit doigts gelés. Puis il va chercher sa femme et sa fille, et tous trois, comme dans la célèbre gravure allemande, savourent, respectueux et attendris, la meilleure improvisation de l'enfant inspiré.

Voici une autre anecdote particulièrement piquante au sujet de Mozart.

Personne n'ignore qu'à cinq ans Mozart tenait déjà sa partie de clavecin ou de violon, au choix, dans un concert, étonnait les virtuoses et il y en avait alors beaucoup en Autriche.

Un soir, à Vienne, il comprit, à quelques mots échappés par son père, doux et naïf maître de chapelle,



Mais, monsieur, ce café n'est pas froid... regardez, il fume...

— Et qu'est-ce que ça prouve ?. . moi je fume et pourtant je suis gelé...



La Femme. — Vous souvenez-vous, cher ami, de ce dîner chez Mme du Pétard où pour la première fois nous nous rencontrâmes ?

Le Mari. — Oui, j'aurais dû me méfier ; nous étions treize à table.

LES BLEUS



— C'qui seront épatés au pays quand ils vont nous voir en grande tenue !



— C'est épouvantable, sortir de table avec une soif pareille ! Qu'est-ce qui peut m'altérer comme ça !

— Ne cherche pas, poupoule, c'est la note, car elle était salée !

ANECDOTES

plus riche d'inspiration que d'argent, qu'il y avait concert intime à la cour.

A onze heures, Mozart revêt son costume de capelan (enfant de chœur), arrive tout essouflé au Prater, monte les escaliers illuminés à giorno, se faufile entre les bottes aussi hautes que lui des gardes debout aux portes des salons, et s'arrête enfin, ébloui, au milieu d'une vaste salle resplendissante de lumières et de dorures.

Un vieux seigneur, tout souriant, accordait son violon et semblait chercher une note.

Mozart s'approche, et tapant presque sur le violon :

— Pas comme cela ! fait-il d'un ton résolu.

Le vieux seigneur, surpris, sourit et embrassa l'enfant.

C'était l'empereur-roi François II, premier protecteur de l'auteur de *Don Juan*.

Le meunier de Darnetal.

Il y a quelques années, vivait à Darnétal, près de Rouen, un meunier doué d'une force extraordinaire. Un hercule qui se croyait sans rival, ayant entendu parler de lui, s'en fut lui rendre visite.

Il le surprit en train de charger sur sa charrette des sacs de farine pesant 300 kilos chacun.

— Eh ! l'ami, lui dit-il, ce n'est là qu'un jeu : j'en ferais autant.

— A votre aise, répondit le meunier, ayez donc la bonté de monter au grenier ces sacs de grains.



Et il chargea lui-même d'un sac de 100 kilos les épaules de l'hercule.

Celui-ci, malgré sa belle assurance, ne put dissimuler qu'il avait sa charge. Il gravit péniblement une douzaine d'échelons.

— Arrête, petit ! lui cria tout à coup le meunier.

Puis, saisissant à pleins bras l'échelle par les montants, il la transporta avec l'homme et le sac à quelques mètres plus loin.

L'hercule, déconfit, se hâta de redescendre et resta tout penaud.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS
DU NUMÉRO 10

Enigme. — Plume.
Charade. — Roitelet
Casse-tête. — Adeline, Yves.
Logogriphe. — Mars, Maroc, marine.
Mots carrés.

T O A S T
O S I E R
A I G R E
S E B I N
T R E N T

Un peu d'histoire. — Bossuet.
1er calembour. — Lorsqu'il est serin.
2e calembour. — Une rivière qui ne sort pas de son lit
Rébus : Charité bien ordonnée commence par soi-même

Enigme.

Je suis poire, très cher lecteur,
Et compte parmi les oiseaux.
Je suis âne, chasseur, pêcheur,
Et la terreur des vermisseaux ;
Mais, ce qui va vous étonner,
Je me suis vu canoniser.

Charade.

Mon premier donne des démangeaisons,
Mon second fait d'excellents rôtis,
Mon troisième ne veut pas du singulier,
Mon tout n'est qu'un vagabond.

Casse-tête.

(*Dans ces lettres, trouvez deux prénoms.*)
a a d d e e i l n n o r y

Logogriphe.

Mon premier pied ne change pas,
Ajoutez-m'en un : je fais de la musique,
Ajoutez-m'en deux : je deviens de l'argile.
Ajoutez-m'en trois : je suis une fosse souterraine,
Ajoutez-m'en quatre : je fais du feu

Mots cachés.

(*Dans chacune de ces phrases découvrez un grand guerrier.*)

— Oh ! cher monsieur, dans un chapon, permettez-moi de vous le dire, la partie la plus savoureuse, c'est encore le croupion

— Une dinde est bonne à partir du troisième jour qu'elle a mariné dans un lit de truffes.

— Voilà une avenue célèbre pour ses arbres séculaires.

Calembours.

Comment chauffer un appartement à bon marché ?

Quelle différence trouvez-vous entre un miroir et un palefrenier ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

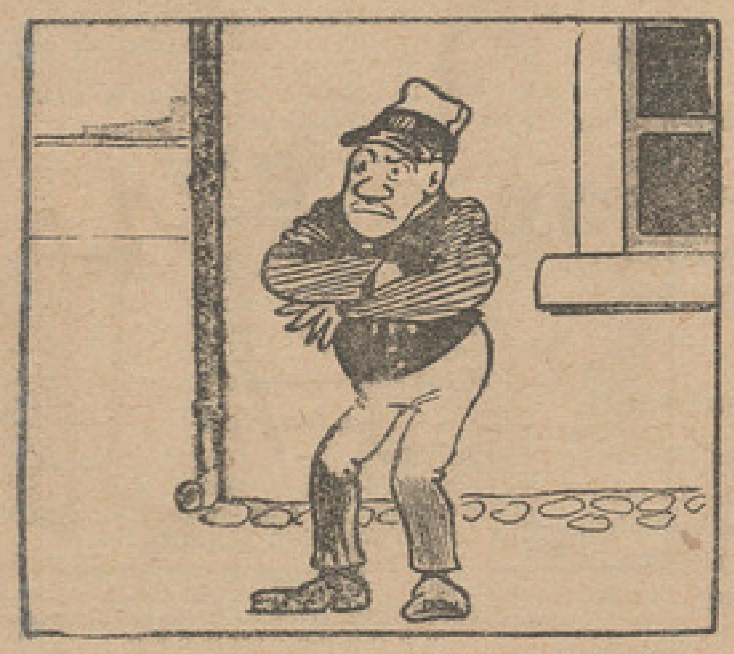


(Trouvez 3 prénoms.)
(Solution dans le prochain numéro)

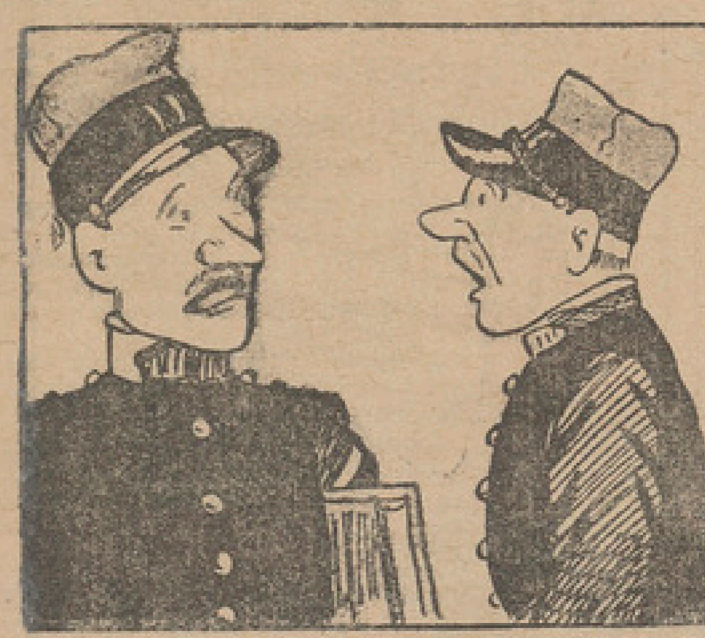
VACCINATION



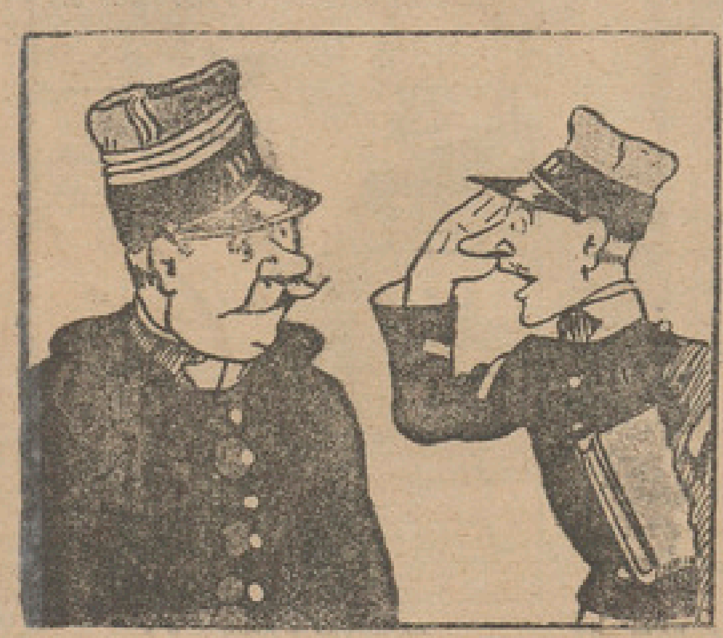
Au rapport, le fourrier de la 4e lut, un beau matin : « La revaccination du régiment aura lieu demain et après demain. Le tour de la compagnie sera demain à 8 heures.



« Zut! pensa Robichon, qui était l'ordonnance du commandant, zut! à c't'heure là, il faut que je sois chez mon patron, qui me l'a si bien recommandé. »



Il alla trouver le fourrier et lui expliqua la chose.



Le fourrier à son tour en référa au capitaine.

A CRÉDIT

❖ ❖ ❖

Nous offrons ici à tous nos lecteurs le moyen de s'exercer et de se distraire sans jamais se lasser, et ce à des **conditions exceptionnellement avantageuses.**

Pour un prix dérisoire et par dessus le marché à crédit, nous expédions :

1° **UNE CARABINE à air comprimé**, de fabrication parfaite et fournissant un tir d'une précision absolue ; elle se charge à volonté à balle ou à flèche ; on l'emploiera avec le même succès comme carabine de salon et en plein air, pour chasser le petit gibier.

Elle mesure 80 centimètres de haut ;

2° **UNE BOITE contenant 1.000 balles ;**

3° **UNE POCHETTE contenant 12 flèches ;**

4° **100 CARTONS-CIBLES ;**

5° **UN MODE D'EMPLOI ;**

6° **UNE CAISSE bois** pour l'emballage du tout.

Prix franco :

17 fr. 50

CONDITIONS DE PAIEMENT

Nous envoyer avec la commande, la somme de **7 fr. 50** en mandat ou bon de poste.

Nous écrire en prenant l'engagement de nous payer tous les mois la somme de **1 franc.**

En signant, indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse, le départt.

A CRÉDIT — Une carabine — 1,000 balles — 12 flèches — 100 cartons-cible — Pour 17 fr. 50

Adresser les Commandes à

M. OFFENSTADT

Directeur,

3, rue de Rocroy

PARIS (Xe)

A CRÉDIT

❖ ❖ ❖

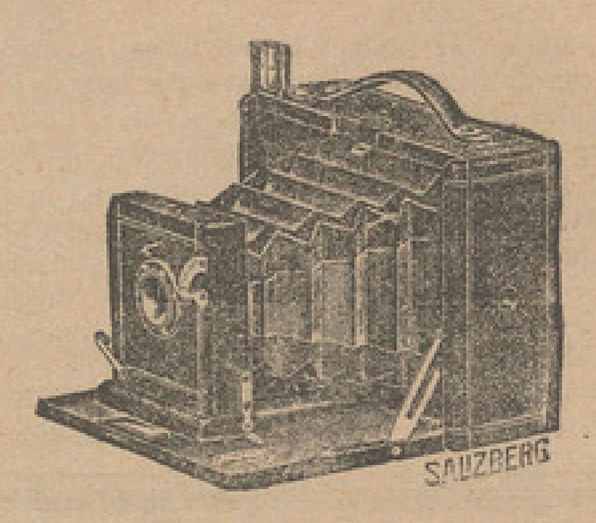
Un excellent

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

TOUS SES ACCESSOIRES

ET

PRODUITS



L' " EXCELSIOR "

1° **APPAREIL** genre " **Folding** " à soufflets toile, coins peau 9×12 gaine chagrin ; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané ; viseur mobile ; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir ; intérieur acajou laqué ; ornements nickelés ; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

2° **3 CHASSIS doubles à volets ;**
3° **UN PIED de campagne ;**
4° **UN CHASSIS-PRESSE américain ;**
5° **3 CUVETTES ;**
6° **UN PANIER LAVEUR ;**
7° **UN ÉGOUTTOIR ;**
8° **UNE LANTERNE verre rouge ;**
9° **UNE BOITE 6 plaque 9×12 ;**
10° **UNE POCHETTE papier sensible ;**
11° **UN FLACON révélateur ;**
12° **UN FLACON virage-fixage ;**
13° **UN PAQUET hyposulfite**
14° **UN MANUEL mode d'emploi.**

L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs.

AUX

CONDITIONS SUIVANTES :

15 francs à la commande, le reste en 10 mois, 3 francs par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

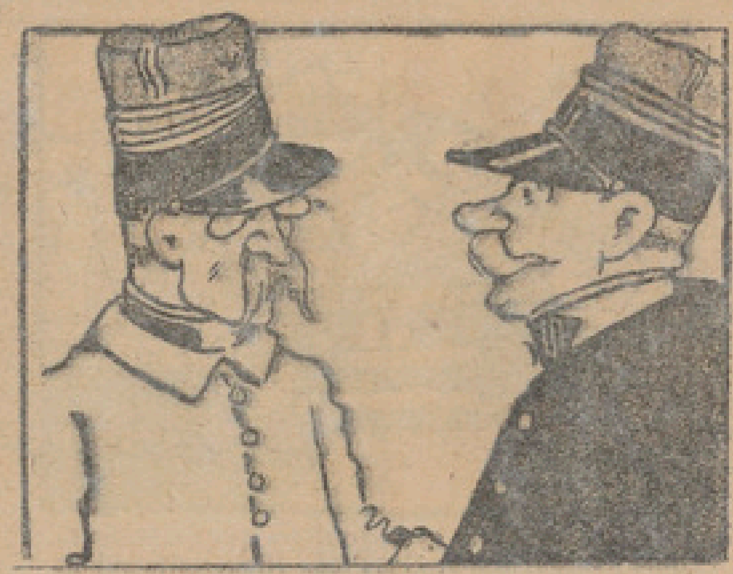
Adresser les commandes à

M. OFFENSTADT

DIRECTEUR

3, Rue de Rocroy 3, PARIS.

VACCINATION (Fin.)



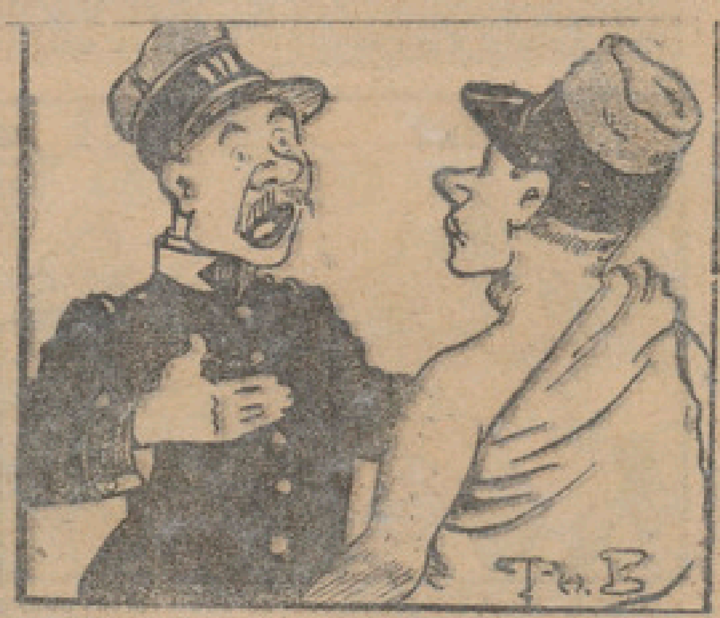
Le capitaine alla trouver le médecin-major et lui expliqua le cas. « Aucun homme ne doit manquer, dit l'homme de seringue, que cette ordonnance vienne avec la deuxième fournée. »



Ce fut donc avec la 11e compagnie que fut revacciné le soldat Robichon qui n'avait pas pu venir la veille avec ses camarades.

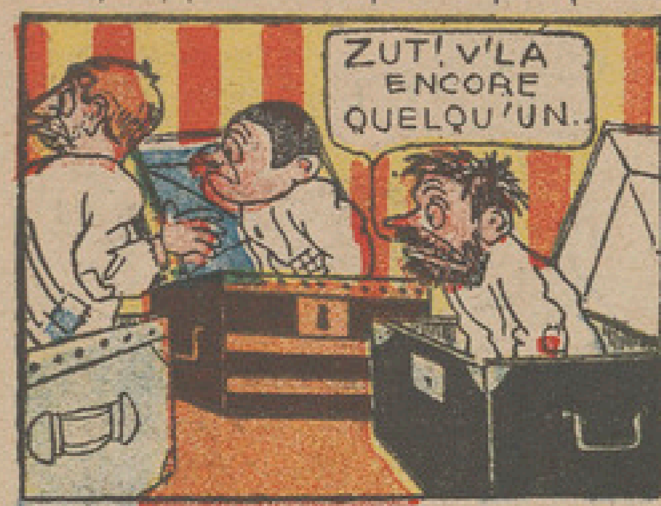


Or, tous les hommes de la 4e virent leurs bras enflés. Le vaccin avait pris. Seul, Robichon n'avait rien. « Flûte, dit-il, j'suis pas comme les autres. Est-ce que j'aurais une mauvaise maladie ? »

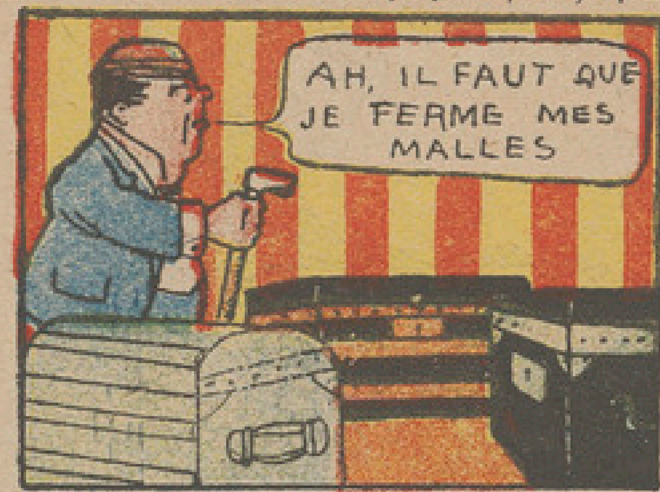


« Est-ce que j'aurais quelque chose de pas ordinaire ? » Et déjà il se désolait quand l'adjudant le consola doucement : « Espèce d'idiot, lui dit-il, vous n'y connaissez donc rien en médecine? Sachez donc que c'est tout simplement parce que vous avez été vacciné, vous homme de la 4e, avec du vaccin de la 11e compagnie. Ça pouvait rien faire »

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite.)*



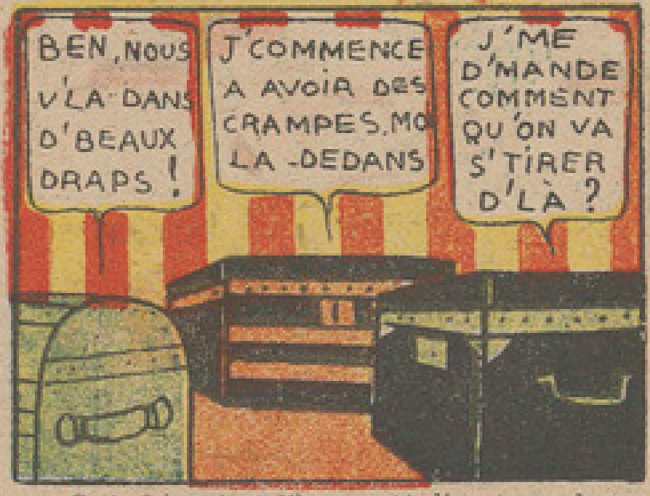
Ayant constaté avec douleur que leurs frusques avaient disparu les Pieds-Nickelés, faisaient piteuses mines. « Nous ne pouvons tout d'même pas partir en liquette, dit Filochard. » Comme ils discutaient, un bruit se fit de nouveau entendre à la porte. « Zut! v'là encore quelqu'un! » s'exclama Ribouldingue.



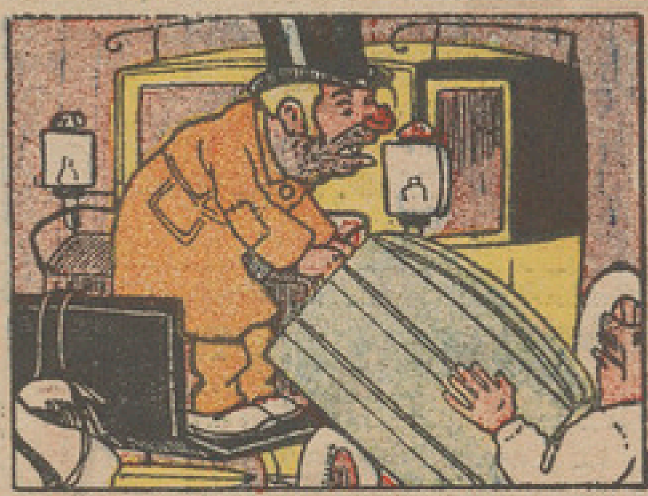
Une clef tourna dans la serrure et, à peine les trois amis eurent-ils le temps de se *remballer*, qu'un homme entra. C'était le locataire de l'appartement. Il avait dû retarder son voyage et ne devait partir que le lendemain matin. « Avant de me coucher, se dit-il, il faut que je ferme mes malles à clef, ce sera toujours ça de fait. »



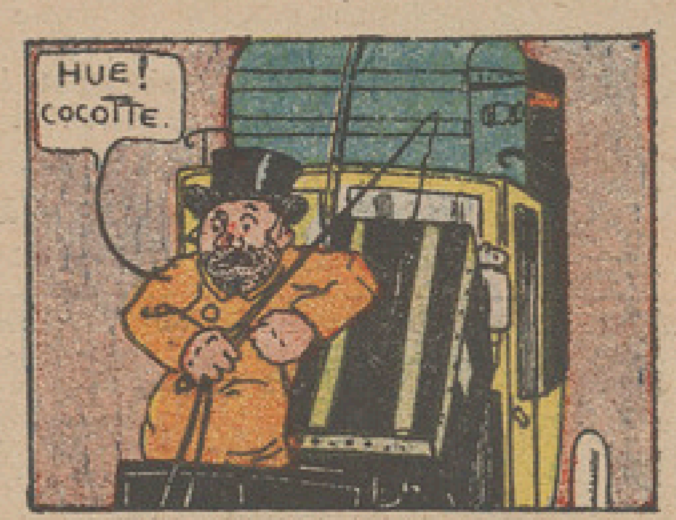
Et aussitôt, M. Potiron qui avait préparé ses bagages la veille et ne s'était pas aperçu de la visite des cambrioleurs, s'empressa de fermer à clef les trois malles, puis il alla se coucher dans la pièce voisine.



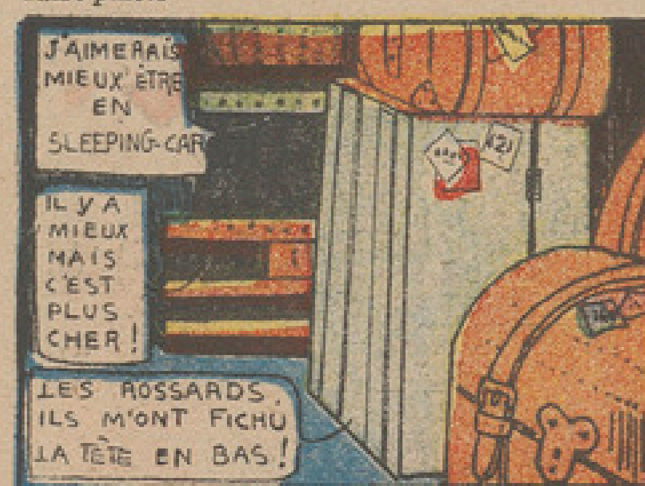
« Cette fois, c'est l'bouquet! dirent en chœur les trois filous, dès qu'ils entendirent M. Potiron ronfler dans sa chambre. Nous sommes fichus, et dire qu'il n'y a pas moyen d'appeler au secours! » Croquignol et ses dignes amis passèrent ainsi le reste de la nuit sans pouvoir fermer l'œil et n'osant remuer de peur de se faire pincer



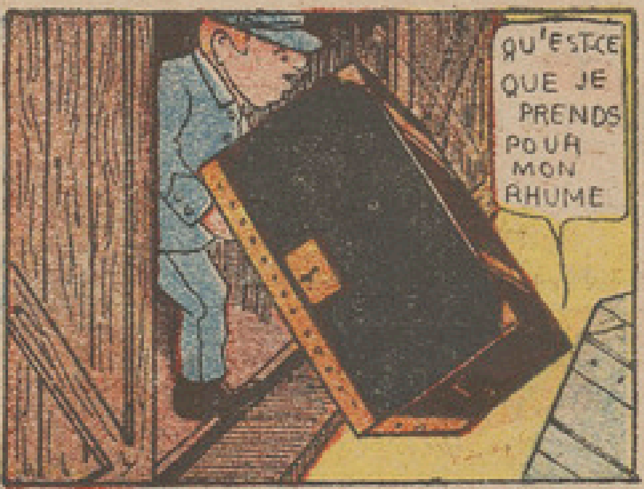
Le lendemain matin, ils se sentirent remués, puis soulevés, c'était le pipelet qui aidait un cocher à les hisser sur sa guimbarde, cahotés, bousculés au fond de leur complet en planches, les trois membres de la bande des Pieds-Nickelés durent ronger leur frein en silence.



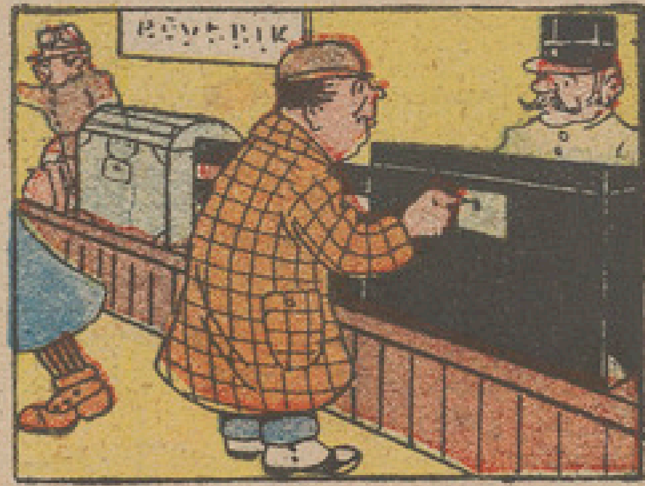
Les trois colis, une fois placés sur le sapin, le véhicule se dirigea cahin-caha vers la gare du Nord. Croquignol et Ribouldingue se trouvaient côte à côte sur la galerie du fiacre tandis que Filochard placé à côté du cocher, avait les pieds en l'air.



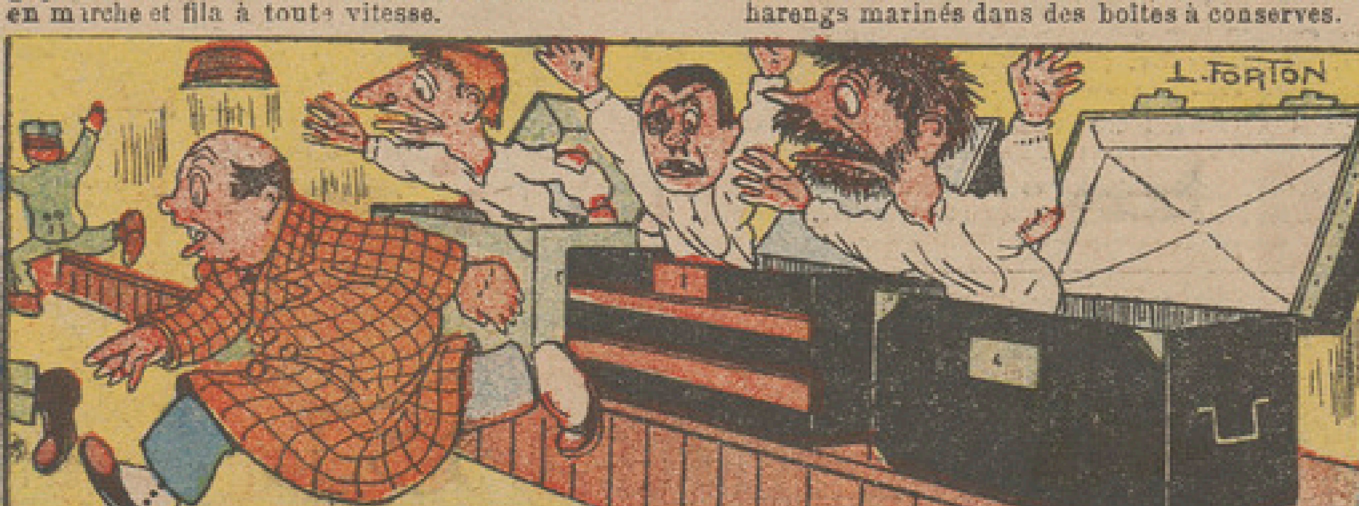
Bref, au bout d'un quart d'heure qui leur sembla un siècle, les trois amis furent descendus à terre avec toute la prévenance et la précaution, dont sont généralement remplis les hommes d'équipe à l'égard des bagages, et avec la douceur que vous savez, furent entassés dans un fourgon d'un train en partance pour la Belgique. Au bout d'une heure, le convoi se mit en marche et fila à toute vitesse.



Soudain, le train stoppa. On était arrivé à la frontière et les trois malheureux « Pieds Nickelés » entendirent une voix qui informait les voyageurs qu'ils devaient descendre pour faire visiter les bagages à la douane. Cette nouvelle leur donna un peu d'espoir et ils songèrent qu'ils auraient peut-être l'occasion de sortir de leur caisse où ils étaient entassés, comme des harengs marinés dans des boîtes à conserves.



Bientôt, ils se sentirent soulevés et projetés délicatement (oh! très delicatement) sur le quai. Puis ils entendirent beaucoup de bruit autour d'eux. Ils étaient dans la salle de visite de la douane belge. « Allez, allez, dépêchez-vous d'ouvrir, pour une fois », dit à Potiron, un douanier, avec cet accent *parisien* (?) bien connu en Belgique. M. Potiron donna un tour de clef à chacune de ses malles, et...



Tout à coup, les couvercles se soulevèrent comme mus par un ressort et trois hommes en sortirent, tels des diables dans une boîte, jetant la panique parmi les voyageurs et le personnel du chemin de fer. Ahuri, M. Potiron s'enfuit sans vouloir en entendre davantage, Croquignol, Ribouldingue et Filochard se mirent à pousser en chœur des cris épouvantables qui mirent en fuite toutes les personnes qui se trouvaient là. L'effroi était indescriptible, et bientôt la salle de visite fut complètement déserte



Profitant alors du désarroi, les trois amis détalèrent au plus vite. Bannières au vent, Croquignol, Ribouldingue et Filochard, gagnèrent la frontière de toute la vitesse de leurs jambes et allèrent se cacher dans un petit bois, pour se reposer et se remettre des émotions que leur avait causé ce voyage inattendu. *(A suivre.)*

Sceaux. — Imp. Charaire.

Le Gérant : Constant Leblanc.